

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XXXX, No. 213

JUIN
1958

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

Les Barques Solaires

Je voudrais vous entretenir aujourd'hui des Barques Solaires c'est-à-dire des barques que le dieu Râ employait tous les jours pour effectuer son voyage diurne de l'est à l'ouest, et son voyage nocturne dans le monde des ténèbres de l'ouest à l'est. Ces croyances faisaient partie de la religion des Anciens Egyptiens. Aussi, serons-nous amenés à vous parler de cette religion. Et il faut reconnaître que cette croyance a été mise en pleine lumière grâce à la découverte qui a été faite en 1954, plus précisément en mai de cette année, par les fonctionnaires de l'Administration des Antiquités, en mettant au jour deux grandes barques au sud de la Pyramide de Chéops, deuxième roi de la IVe dynastie, qui vécut 2800 ans environ avant J.-C. C'est là un des événements les plus marquants de ce quart de siècle au dire des archéologues.

L'importance de cette découverte est due à deux facteurs : 1°) Elle se rapporte à l'un des personnages les plus prestigieux de l'histoire humaine, le constructeur de la grande pyramide, une des sept merveilles du monde ; 2°) elle nous met en face du plus vieux et du plus grand spécimen de barque

en bois construite par les Egyptiens au 28e siècle avant J.-C. Cette découverte nous éclaire également sur les procédés utilisés alors dans la construction des bateaux, technique qui était jusqu'ici ignorée de nous.

Nous parlons toujours des deux barques qui ont été découvertes aux environs de la pyramide de Ghizeh, mais en réalité il ne s'agit que d'une seule barque, la seconde n'ayant pas été mise au jour jusqu'ici.

Nous pouvons cependant affirmer que la seconde barque doit être identique à la première, étant donné que la construction qui l'abrite ressemble parfaitement à celle qui abrite la barque déjà étudiée. Cette construction est une fosse rectangulaire creusée dans la roche calcaire de 31 m. 15, de longueur sur 2 m. 60 de largeur et 3 m. 5 de profondeur. Cette fosse était recouverte par des moëllons de pierre calcaire blanche d'une longueur de 4 m. 50 chacun, de 80 cms. de largeur et de 1 m. 80 d'épaisseur. Chaque moëllon pèse de 15 à 18 tonnes. Ces pierres étaient taillées avec soin et parfaitement placées pour former la toiture de la fosse. Ils étaient encastrés de chaque côté de la fosse de manière à former une toiture étanche à l'eau et à l'air, venant au niveau du sol.

Il convient de dire tout de suite que la barque n'a pas été placée entière dans la fosse, mais en pièce détachées, les unes près des autres, avec une précision étonnante, de manière à remplir complètement la cavité de la fosse qui prend ainsi l'aspect général d'une barque.

Par commodité, nous appellerons ces bateaux des « Barques solaires », bien que nombreux soient ceux qui discutent encore cette appellation. Dans

cette étude je chercherai à éclaircir trois points :

1°) Que sont les barque solaires ?

2°) Pourquoi place-t-on de grandes barques auprès des tombes royales ?

3°) Ces barques sont-elles généralement du type que l'on appelle barques solaires, ou non ?

Si nous voulons expliquer ce que sont les barques solaires, nous devons comencer par donner un aperçu de ce que fut la religion chez les Anciens Egyptiens. Or, ceci n'est pas aisé étant donné que cette religion a beaucoup évolué au cours des siècles ; elle a pris des aspects différents suivant les lieux et le temps. Cette religion a été créée par le besoin de l'homme de diviniser certains aspects mystérieux de la nature ambiante. Ces représentations augmentèrent en nombre au cours des siècles en se complétant toutefois d'une manière logique. Ceci est dû au fait que l'Egyptien Ancien a gardé ses premières croyances tout en y introduisant de nouvelles. La nature pacifique de l'Egyptien qui vit dans un climat doux, est un facteur dominant de cette manière de voir les choses. Puis, ayant inventé l'écriture, l'Egyptien a fixé dans la pierre ses diverses croyances et les a transmises ainsi de générations en générations. Elles ont pu survivre par là au cours des siècles en prenant un caractère sacré.

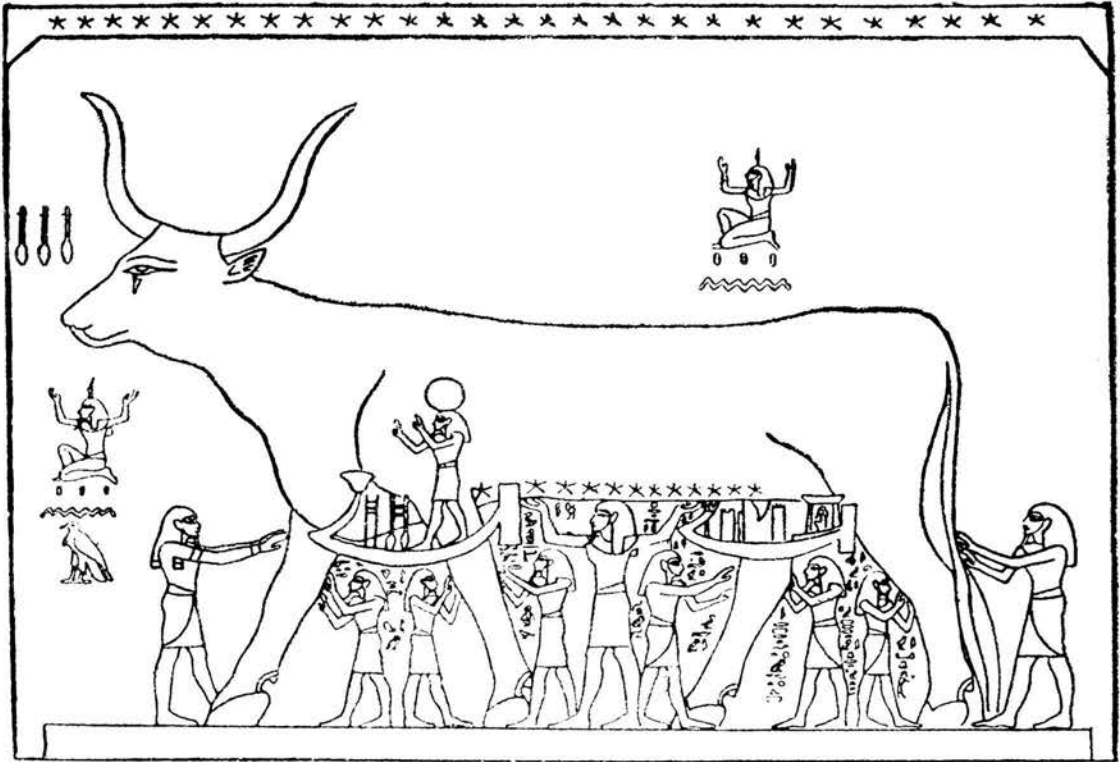
Il est certain que c'est dans la nature qui l'entourait que l'Ancien Egyptien a choisi son panthéon. Il n'est donc pas étonnant que le Nil, père nourricier de l'Egypte, ait eu une place de choix dans son imagination. Les Egyptiens surveillaient tous les comportements du dieu-Nil. Ils le regardaient venir du Sud. Aussi, le Sud du pays fut-il exploré avant le Nord ; avant même l'Est d'où naissait le

soleil. Et c'est sur cette base qu'ils croyaient que l'Ouest se trouvait à droite, et l'Est à gauche. Il est curieux de rappeler à ce propos que le mot « occident » se prononçait chez les Anciens Egyptiens : « yamin », qui veut dire en arabe « droite » ; et les linguistes sont d'avis que ce mot dans les langues sémitiques a eu la même origine que dans la langue égyptienne.

Le ciel avec ses étoiles innombrables, et surtout avec le soleil et la lune, ne devait pas manquer de frapper également l'imagination des habitants de la Vallée. Ils ont représenté le ciel sous forme d'une vache, ou bien d'une femme penchée sur la terre en s'appuyant sur le bout de ses pieds et de ses mains, formant ainsi la voûte céleste. Mais aussi, n'oubliant pas la première représentation, ils placèrent sur la tête de la femme une tête de vache, se contentant parfois de placer les cornes de cet animal sur une tête humaine.

Quant à la terre, ils se la représentèrent sous forme d'un être humain étendu, tandis que les plantes poussent sur son corps. Enfin, l'espace atmosphérique se trouvant entre le ciel et la terre, était représenté sous forme d'un homme agenouillé sur la terre, les bras levés pour soutenir le ciel.

Le soleil avait particulièrement attiré l'attention de l'Ancien Egyptien. Il n'est donc pas étonnant qu'il en ait fait un dieu puissant qu'il nomma « Râ ». Il se l'est représenté sous diverses formes. Parfois c'est sous celle d'un scarabée ; et cela est dû à son observation de la nature. En effet, le scarabée, aux premiers rayons du soleil, sort de son trou en poussant une boule de terre qui contient sa ponte afin de l'exposer à la chaleur pour la faire éclore. L'Egyptien s'est imaginé également le soleil sous la forme d'un veau d'or enfanté par sa mère



1. — La déesse Hathor, vache céleste avec le ventre orné d'étoiles, tandis que le dieu Shou, dieu de l'espace se trouve sous elle pour la soutenir, et que l'on voit les deux barques solaires, celle de gauche étant la barque diurne portant un personnage dont la tête est ornée du disque solaire.



2. — Le ciel représenté par une femme s'appuyant sur ses mains et ses pieds, tandis que le dieu de la terre, « Eb », est étendu par terre, et que « Shou », dieu de l'espace, soutient de ses bras le ciel, sur lequel glisse la barque solaire avec tous ses attributs traditionnels.

la vache céleste, tous les matins. Au soir il devenait taureau pour monter sa mère qui donnait ainsi naissance à un jeune veau le matin suivant. De même, étant donné que l'Ancien Egyptien se représentait le ciel sous forme d'une femme, il n'est pas étonnant que celle-ci enfantait son fils, le soleil, tous les matins ; il grandissait durant son voyage de l'est à l'ouest, pour finir en vieillard à la tombée de la nuit. Il était alors englouti par sa mère qui l'enfantait à nouveau à l'aube du jour suivant.

L'adoration de Râ était surtout pratiquée à Héliopolis. Il y était considéré comme la source de toute vie sur terre. Il a été identifié à Atoum, le dieu soleil de la journée, le soleil levant qui monte jusqu'au zénith pour se coucher derrière les collines de l'Occident. A la fin de l'Ancien Empire, le culte d'Osiris, à Abydos, prit de l'importance. La croyance voulait qu'il fût le dieu des morts qui habitent le monde inférieur ; et l'Egyptien s'est imaginé ce monde identique à celui des vivants, avec un ciel, une terre et un Nil. Aussi, pour compléter l'image, il disait : « Que le soleil en se couchant traverse le monde inférieur dans sa course de l'ouest à l'est. » C'est ainsi que le périple solaire était bouclé.

Et maintenant, quel rapport existe-t-il entre les barques solaires dans leur déplacement de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est ?

Nous avons dit quel rôle a joué le Nil dans la vie de l'Egyptien. C'était l'artère principale qui unissait les parties de la Vallée et son unique moyen de communication. Aussi, a-t-il cherché à perfectionner la construction des embarcations qui lui servaient de véhicules sur le Nil. Il s'est même imaginé que les dieux devaient utiliser les barques pour leurs déplacements, et le ciel ne pouvait être qu'une mer immense. Cette représentation n'est pas

en contradiction avec celle qui représente le ciel comme une femme ou le ventre de la vache Nout. Et c'est ainsi que devait naître l'idée de la barque sacrée qui fut présente au cours de toute l'histoire de l'Égypte Ancienne.

Dans tous les temples, sur les tabernacles, on représentait une barque sacrée dans laquelle se trouvait le naos porteur de la statue du dieu. Dans le temple de Dendérah, on peut admirer le fameux zodiaque sur lequel on peut voir les divers dieux se promenant dans des barques identiques.

Et c'est ainsi que les Anciens Égyptiens se sont imaginé Râ prenant sa barque pour traverser le ciel de l'est à l'ouest. Cette barque a été représentée plus d'une fois sur les parois des chambres mortuaires des pyramides. On constate cependant parfois la représentation de deux barques, l'une pour le voyage diurne et l'autre pour le voyage nocturne.

Ces dessins cherchent à donner une histoire exacte de la vie d'outre-tombe du pharaon, ce qui lui arrive et les dangers qu'il rencontre, ainsi que les moyens de les surmonter. Ils sont révélateurs des croyances des Égyptiens à cette époque ; et il est certain que ces croyances étaient en vogue bien avant cela et peut-être même à l'époque préhistorique.

Sur cette base, nous pouvons dire que les deux barques solaires sont le résultat de la croyance que le dieu Râ dans sa visite au dieu Osiris dans le royaume des ténèbres, lui apportait durant la seconde tranche du jour, lumière et joie pour les défunts.

Plusieurs versions sont données de cette randonnée solaire : le soleil arrive au couchant derrière les collines de l'occident que l'Ancien Égyptien

supposait être la frontière entre le monde et l'au-delà. Là il est reçu avec joie par les dieux du monde inférieur. C'est alors que le soleil quitte la barque diurne pour emprunter la barque nocturne. Il commence ainsi sa randonnée dans le monde inférieur et là, le dieu Râ illumine le domaine du grand dieu Osiris qui règne sur le monde des ténèbres. Il donnait ainsi lumière et joie aux défunts qui lui exprimaient leur reconnaissance en élevant vers lui leurs bras ; leurs yeux s'ouvraient à sa vue et le bonheur naissait en eux. Quant à Râ, il écoutait leurs doléances et soulageait leurs peines. Au moment de quitter le monde inférieur vers l'aube, Râ se lavait dans l'étang *Yaro* pour ôter de son corps cette couleur sombre qui le recouvrait durant la nuit, et se présenter pur dans ses habits de pourpre à la porte de l'Est du ciel, apportant avec lui vie et bonheur à la terre.

Je rappelle donc que, pour l'Égyptien de la première moitié de l'Ancien Empire, le soleil ne se déplaçait que de l'est à l'ouest, tandis que vers la fin de la 5e dynastie, il avait la croyance que le soleil traversait le monde inférieur durant la nuit de l'ouest à l'est. Et c'est donc pour cette raison que Râ avait deux barques : la première pour le jour, nommée *Maandjet*, et la seconde pour la nuit, nommée *Masektet*. La forme des barques solaires n'a pas varié durant les siècles ; et c'est ainsi que la barque telle qu'elle se présente dans la chambre mortuaire de la pyramide, de même que sur les modèles réduits, aussi bien que sur les grands modèles, tel que celui qui a été construit par un des rois de la 5e dynastie, à l'ouest du temple du soleil à Abou Sir ; toutes ces représentations et ces modèles prouvent que les barques solaires étaient de longues embarcations dont la proue relevée supportait une

plateforme carrée d'où pendait un rideau qui arrivait jusqu'à la surface de l'eau. Quant à la poupe, elle était formée d'une pointe qui s'inclinait d'abord vers l'intérieur pour s'élancer ensuite toute droite vers l'extérieur. Au milieu de la barque, se trouvait



3. — Type de Barque solaire découvert dans les Pyramides. Il est considéré comme le modèle traditionnel de ces barques.



4. — Barque solaire creusée dans le roc telle qu'elle a été construite par « Ni Ouser Râ » un des rois de la 5e dynastie. On peut voir clairement les insignes traditionnels au milieu de l'embarcation.

un tabernacle sur lequel étaient inscrits des symboles religieux.

Nous touchons maintenant à la seconde partie de notre étude : à savoir pourquoi les pharaons faisaient-ils enterrer à côté de leurs tombes de grandes barques ?

Nous avons dit l'importance que prenait pour l'Egyptien la vie de l'au-delà ; et nous pensons que ceci était dû à la nature ambiante, la sécheresse du sous-sol dans lequel on enterrait les morts. C'est ainsi, sans doute, que les premiers Egyptiens, en allant visiter leurs morts, devaient constater avec étonnement que les corps des défunts étaient parfaitement conservés dans les caveaux creusés dans la roche du désert, et cette constatation devait être à la source de leur croyance que la mort n'était que l'arrêt des mouvements pour le corps terrestre, tandis que d'autres éléments demeuraient vivants dans l'au-delà. Le corps n'était en somme qu'une enveloppe pour l'âme qui était douée d'une vie éternelle.

Ces éléments étaient pour lui :

1°) Le *Bâ* (élément de vie) que nous appelons aujourd'hui l'âme.

2°) Le *Kâ* ou corps éthérique qui est abrité par le corps matériel et lui ressemble parfaitement. Les deux corps sont créés en même temps, et c'est le dieu *Knoum* qui préside à leur création. Dans la croyance populaire d'aujourd'hui, nous appelons le *kâ*, *El Karine*. L'Egyptien était persuadé que ce corps revivait dans la tombe mais il fallait l'entourer de certaines conditions favorables, soit la momification du corps afin qu'il puisse être reconnu de lui, et la profusion des aliments auprès du mort, avec tout ce que celui-ci aimait de son vivant.

3°) Le *Akh*, qui est le double, et qui selon les Anciens Egyptiens devait représenter la personnalité du défunt. Il ne demeurait pas sur terre après la mort, mais allait au ciel pour devenir une étoile illuminant le corps des dieux et scintillant dans la nuit.

4°) Quant au quatrième et dernier élément, c'est le cœur, appelé *Eb*, que les Anciens Egyptiens identifiaient à la conscience qui dirige la personne humaine dans sa première vie vers le bien ou vers le mal.

C'est ainsi que l'Egyptien croyait qu'il pouvait jouir dans l'au-delà d'une vie heureuse, s'il avait rempli les conditions pour que son *ka* continue à habiter le tombeau, et j'ai dit que ceci comportait tous les besoins du défunt comme s'il était encore vivant. Il est curieux de constater à quel point un Egyptien de l'Ancien Empire était persuadé qu'il allait utiliser tout ce dont il avait besoin de son vivant, après sa mort. Ceci était appliqué également pour les rois, aussi voyons-nous les momies des pharaons entourées des meubles et de tout ce qui ornait le palais royal. Une visite au Musée Egyptien nous permet de nous rendre compte de tout ce qui entourait la tombe de « Hot Hares », mère de Chéops. Ceci nous donne une idée de la quantité de mobiliers et d'ustensiles que l'on plaçait à côté du défunt. Aussi, n'est-il pas étonnant que les barques découvertes auprès des tombeaux, pouvaient faire partie des objets appartenant au pharaon défunt, afin qu'il puisse les employer après sa mort. Le professeur Emery avait découvert auprès de la Pyramide de Sakkarah, des barques datant de la 1ère et de la 2ème dynasties, de même que l'on a découvert cinq barques ayant appartenu au roi Chéops, et le même nombre auprès de la tombe du

roi Képhren. Il est vrai que nous n'avons pas découvert de barques auprès du roi Snefrou, père de Chéops, et premier roi de la IV^e dynastie. Mais il peut se faire qu'elles soient encore enfouie dans les sables dans la région de Dahchour, près de sa pyramide. De même que l'on découvrira peut-être un jour prochain des barques auprès de la pyramide de Mycérinos, dans la région de Ghizeh. Quant au roi « Ded ef Râ », fils de Chéops, qui lui succéda sur le trône et qui fit construire la pyramide détruite de Abou Rawash, on n'a découvert qu'une seule barque auprès de son tombeau. Peut-être que d'autres attendent d'être mises au jour. La reine « Khent Kaous », dernière reine de la IV^e dynastie, s'est contentée de creuser dans le roc près de sa tombe une forme de barque, dans la région de Ghizeh, et il est probable que l'on découvrira une véritable barque lui appartenant, bien que l'Université du Caire qui a mis au jour ces vestiges près de son mastaba, ait déjà fait des fouilles minutieuses dans les environs.

Nous répétons donc, que les barques découvertes près de la Pyramide de Chéops ne devaient être qu'une partie du mobilier ayant appartenu au pharaon. Il convient cependant de nous demander si les barques enterrées près de la tombe du pharaon étaient destinées à être utilisées en tant que barques solaires, ou bien pour que le pharaon les emprunte afin de suivre le cortège des dieux dans le monde des trépassés ? J'ai repoussé cette hypothèse et en voici les raisons :

1°) Les formes des barques solaires telles que nous les avons décrites, sont totalement différentes de celles des barques en bois découvertes à Ghizeh. Les barques de Chéops se terminent à l'avant et à l'arrière par un bois sculpté en forme de lotus, tandis

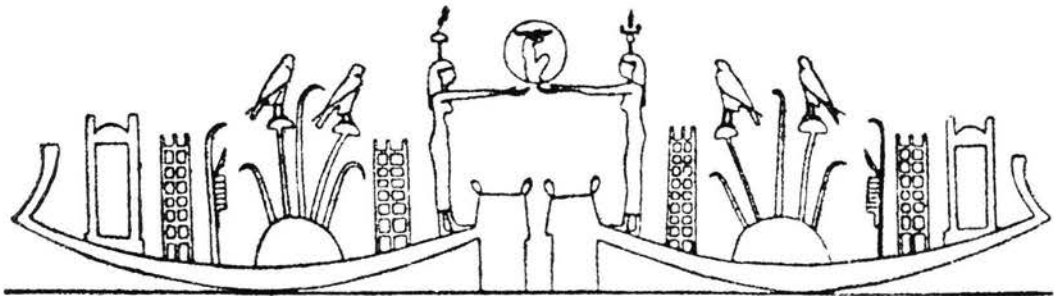
que les barques solaires ont la proue qui s'élève toute droite et porte une plateforme recouverte d'un rideau qui retombe jusqu'au niveau de l'eau ; par ailleurs, la poupe a la forme d'une pointe qui s'incline d'abord en dedans pour partir ensuite tout droit vers l'extérieur. A part cela, on n'a trouvé aucune indication ou inscription sacrée comme cela se trouve sur le tabernacle, au milieu des barques solaires. Par ailleurs, on a découvert avec la barque de Chéops onze grandes rames dont l'une était utilisée comme gouvernail. Or, il est avéré que les barques solaires étaient tirées par d'autres barques et ne portaient pas de rames, se contentant d'avoir une seule rame à l'arrière servant de gouvernail.

2°) Il a été prouvé par les dessins des chambres mortuaires des pyramides, que lorsque le pharaon Chéops monte au ciel pour rencontrer le dieu Râ, il est placé dans une barque solaire en compagnie des autres dieux, et non pas dans une barque personnelle, ainsi qu'il est cité dans les stances 914 et 915 : « Il s'achemine vers le ciel plein de vie pour rencontrer son père Râ. Le dieu du ciel s'avance vers le nouveau venu avec sympathie, et lui dit : « Je te donne la vie et te permets de prendre forme divine afin que ton corps brille comme les astres, de même que je t'invite à t'asseoir dans la barque solaire afin de prendre en main une des rames de mon embarcation. »

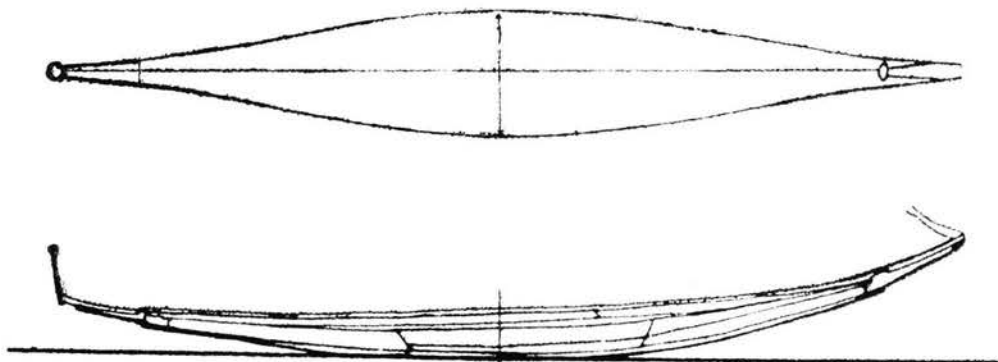
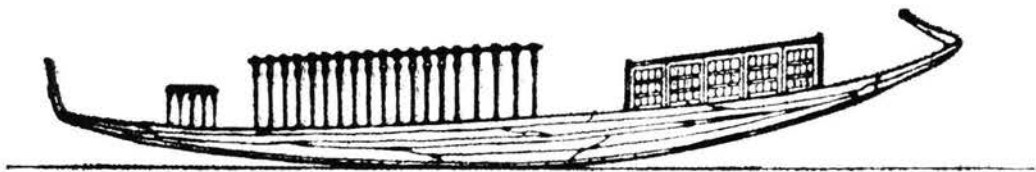
3°) Les cinq barques découvertes auprès de la pyramide de Képhren, ainsi que les trois barques découvertes à l'est de la grande pyramide précédemment, et qui avaient été creusées dans le roc, enfin les barques découvertes au sud de la grande pyramide, toutes ont la forme des barques que l'on utilisait autrefois pour les déplacements sur le Nil. Tous les modèles découverts de ces embarcations,



5. — Modèle de barque solaire du Moyen-Empire. On peut constater la forme traditionnelle de ces barques sacrées qui n'a pas varié au cours des siècles.



6. — Dessin du Nouvel Empire montrant la barque solaire traditionnelle. On voit à droite la déesse de l'Est recevant le disque solaire des mains de la déesse de l'Ouest, à l'avant de la barque nocturne.



9. — Les barques découvertes près de la pyramide de Chéops et reconstituées ici d'après ce dessin qui montre en haut la cabine à droite et le parasol à gauche.

grandes ou petites, qui étaient utilisées habituellement sont différents des barques dites solaires.

4°) On a retrouvé dans une tombe appartenant à un noble du Moyen-Empire une collection de modèles de barques parmi lesquelles trois sont identiques à celles découvertes au sud de la pyramide de Chéops.

S'il en est ainsi, pourquoi le pharaon aurait-il besoin de cinq barques pour les utiliser après sa mort ? Pour expliquer cela il me faut parler de l'évolution de la royauté dans l'Egypte pharaonique et de la légitimité du roi à la succession au trône. Il convient également de parler de la civilisation préhistorique sur les rives du Nil, quand le Delta jouissait d'une organisation politique avancée qui a permis plus tard d'étendre l'influence du pharaon sur toute la Vallée, du nord au sud. C'est ainsi que l'unité de l'Egypte a été constituée en 4240 environ avant J.-C. avec Héliopolis pour capitale.

Plus tard, le royaume du nord devait subir des révolutions et des troubles, et ces troubles s'étendirent au sud du pays dirigé par les hommes de Thèbes, près de la ville actuelle de Balliana. Plus tard, Mena devait mener la lutte contre le Delta, et ainsi que le disent les textes, « Mena s'est dirigé vers le Delta pour démolir tous ses centres fortifiés, pour unifier enfin les deux tranches du pays. » Et il fonda vers 3200 avant J.-C. une nation unifiée ayant pour capitale Memphis, sur le point de rencontre du Nil avec le Delta.

Dès cet instant, Mena s'attribua des prérogatives et les insignes symboliques de sa puissance sur les deux parties de la Vallée, soit les cinq insignes distinctifs des pharaons d'Egypte. Aussi, n'est-il pas étonnant que tous les pharaons qui lui succédèrent devaient se rendre en cortège

sur le Nil pour un pèlerinage vers les lieux où se déroulèrent les batailles qui permirent l'unité de la Vallée.

Nous ne possédons malheureusement pas de textes qui retracent clairement ces pèlerinages, mais nous pouvons nous baser sur deux sources :

1°) Les textes religieux qui nous parviennent du Moyen-Empire, soit au 20^e siècle avant J.-C. et qui relatent les cérémonies du couronnement. Mais ces textes sont obscurs et décrits symboliquement. Cependant, il en appert que cette cérémonie avait lieu dans une grande barque amarrée près des rives du Nil, et non pas dans un temple ou au palais près des rives du Nil, ni non plus dans un temple ou un palais royal.

2°) Les divers dessins découverts dans les tombeaux des nobles et des personnalités, et notamment des ministres, sur les parois des hypogées vers la fin de la Ve dynastie. Ces dessins montrent le propriétaire du tombeau effectuant son pèlerinage vers les villes de Boutou ou d'Héliopolis. Ces randonnées se faisaient dans de grandes barques portant une large cabine, et cette inscription : « Retour de Boutou vers les champs prospères. Quelle belle promenade ! ». De même que nous lisons auprès d'un autre dessin : « Vers Héliopolis ». Dans la tombe du ministre « Net Kao Hor », qui vécut sous le règne du roi « Ounas », de la Ve dynastie, nous voyons la même scène avec la différence que le pèlerinage se dirige vers Saïs. Or, comme nous savons que les scènes décrites dans les tombes racontent exactement les événements de la vie du défunt, nous pouvons dire que ceux-ci ont fait le pèlerinage de Boutou, d'Héliopolis ou de Saïs. Par ailleurs, ces scènes n'ont paru que depuis la Ve dynastie précisément, c'est-à-dire quand les circonstances

sociales permirent aux gens du peuple d'imiter les rois dans plus d'un de leurs comportements, comme ces pèlerinages qui n'étaient pas faits dans un but funéraire ou pour accomplir un rituel sacré alors en vigueur, mais plutôt pensons-nous, pour perpétuer une tradition datant du premier pharaon qui accomplit ce pèlerinage et qui voulait également que son corps momifié accomplisse le même pèlerinage vers ces villes saintes.

S'il en est ainsi, nous devons établir à présent les buts pour lesquels les cinq barques qui furent découvertes près de la Pyramide de Chéops et celle de Képhren, avaient été placées là. Je proposerai donc diverses hypothèses :

1°) Une barque portant tous les insignes de la puissance du pharaon, identique à celle qui portait le roi au moment de son couronnement.

2°) Une barque qui serait employée par le roi pour son pèlerinage vers la ville de Boutou, ville qui se trouvait au sud du lac Borollos, près de Tell El Faraïne. C'est de cette ville que partirent les rois qui réalisèrent l'unité du pays à l'époque préhistorique. Aussi, cette ville fut-elle considérée comme la capitale sacrée et traditionnelle du Delta et fut entourée de la vénération du peuple tout au long de l'histoire de l'Égypte.

3°) Une barque que le pharaon emploierait pour sa visite traditionnelle à la ville de Saïs qui se trouve près de la ville actuelle de San El Hagar, à l'ouest du Delta, et où l'on adorait la déesse « Naït », grande protectrice du Delta. Le Gouverneur de cette ville avait choisi comme emblème l'abeille, et cet emblème devait être ensuite celui de tout le Delta, pour finir par devenir celui des

Pharaons de l'époque historique en tant que symbole sacré prouvant leur origine.

4°) Une barque qui serait empruntée par le roi pour sa visite à la ville d'Héliopolis, capitale de l'Égypte unifiée à la période prédynastique, ainsi que nous l'avons signalé plus haut, et siège de l'école religieuse qui influença nettement les croyances de l'Égypte pharaonique.

Le dieu le plus important de cette ville était « Râ », le dieu soleil, et les Égyptiens y apprenaient l'astronomie et y découvrirent plus d'un astre et sa course dans le ciel.

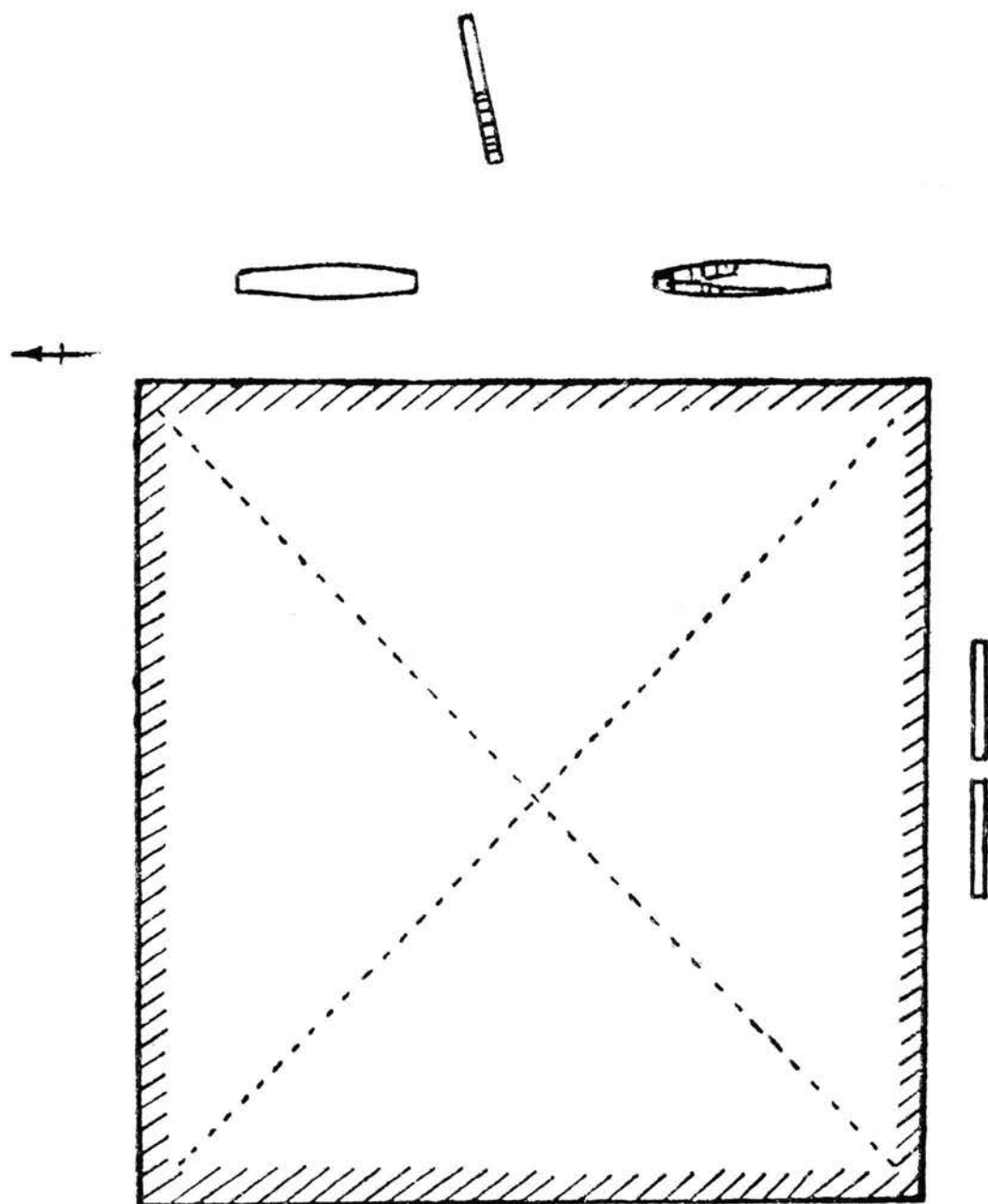
5°) Une barque pour transporter le corps momifié du pharaon suivant le rituel que nous avons décrit, depuis la capitale, Memphis, jusqu'à la tombe royale à Ghizeh.

Ces hypothèses que j'avance, éclairant les buts pour lesquels on avait placé les cinq barques auprès de la tombe royale, à la IV^e dynastie, j'y suis parvenu après de longues recherches. Cependant, je dois reconnaître que pour les avancer j'aurais dû attendre la mise au jour de la seconde barque qui se trouve encore enfouie dans sa fosse, et dont nous ne connaissons encore aucun détail. Il serait souhaitable également que l'on fasse des fouilles pour découvrir les barques qui sont sans doute encore enfouies près de la Pyramide de Mykérinos, ainsi que les barques de Snéfrou. Ces découvertes éclaireront encore mieux le problème. Notre hypothèse se trouvera ainsi renforcée par de nouveaux éléments, et nous permettra d'avancer de nouvelles preuves qui viendront étayer ou réfuter ce que nous avons dit.

Dans tous les cas, je souhaite que mon hypothèse soit une préface à de nouvelles et sérieuses

études que feront mes confrères les archéologues, travaux qui permettront de lever le voile sur cette question controversée jusqu'ici et tellement passionnante.

Abdel Moneim Abou Bakr



8. — Dessin montrant l'emplacement des cinq barques du roi Chéops auprès de sa pyramide. On voit ainsi que trois d'entre elles sont situées à l'Est de la pyramide, tandis que les deux autres se trouvent au Sud.

AVEC LES CHANSONNIERS

Je n'oublierai jamais ce phénomène que j'ai rencontré un soir à Montmartre dans une petite boîte. C'était le bon vieux temps ! Je fréquentais alors des « boîtes » à peine plus grandes que des boîtes en carton. Elles n'étaient connues que grâce à leur voisinage avec le fameux « Chat Noir ». J'avais appris à ne pas mépriser les petits cafés : on était sûr d'y trouver toujours un excellent service pour un prix modique, c'était le meilleur refuge les jours de pauvreté et de privation, surtout vers les fins de mois. Je suis donc entré dans un de ces cabarets et je demandai au comptoir un verre de blanc et un plat d'huîtres portugaises. Je parcourus des yeux l'assistance et mon regard rencontra celui d'un homme debout à mes côtés devant le bar. Il portait une casquette, comme les apaches du quartier, il levait son verre et buvait de grandes rasades ; puis il le posait et se mettait à chanter ou plutôt à déclamer de la poésie.

— *Qui suis-je ?*

un poète peut-être ?

Non, car ma plume n'a jamais écrit qu'un seul mot : FOLIE.

Qui suis-je ?

Un peintre peut-être ?

Non, car mon pinceau n'a jamais peint qu'une seule couleur : le noir.

Qui suis-je ?

Un musicien peut-être ?

Non, car les cordes de mon âme n'ont jamais joué qu'un seul air : tristesse.

Qui suis-je donc ?

Je me suis scruté pour voir qui j'étais et j'ai découvert que j'étais un clown en équilibre sur les cordes de son cœur.

L'homme leva son verre ; il l'enfouit presque dans sa gorge, buvant jusqu'à la lie, me gratifia d'un sourire et me dit :

— Qu'en penses-tu camarade ?

Je répondis par un sourire plus large et lui répondis :

— Il n'est pas nécessaire que tu sois poète, peintre ou musicien ou même clown. Ce qui importe, c'est que tu ne sois pas voleur !

— As-tu du fric ?

— Si j'en avais je ne serais pas ailleurs qu'au « Chat noir » mais les apaches et les voleurs de Montmartre ne se distinguent pas ; comment reconnaître le fauché du riche avant qu'il n'enfonce un couteau dans votre dos, et les mains dans vos poches ?

— Rien dans mon apparence n'indique que je sois un voleur, pas plus que dans la tienne l'on ne reconnaît la victime. J'ai plutôt raison de croire que nous appartenons à la même espèce. Garçon, un blanc pour le camarade !

Le garçon ne me laissa pas le temps de répondre. Sa main se tendit vers la bouteille et il remplit d'un trait mon verre. Je le remerciai et je dis au camarade :

— Ce que tu chantais là, c'était bien émouvant... Comment dis-tu que tu n'es pas poète et ces vers de qui sont-ils donc ?

— Ils ne sont pas de moi, c'est l'œuvre d'un petit poète italien, Palazicci.

— On dirait pourtant qu'ils sortent du plus profond de ton âme, tellement tu as l'air de sentir chaque mot que tu dis.

— C'est vrai !

— As-tu vraiment éprouvé cette angoisse ? On dirait que ton cœur est déchiré lorsque tu demandes ainsi qui tu es...

— Écoute, écoute donc !

Il leva son verre et s'écria :

*— Viens, lançons notre barque sur le fleuve du vin,
et jetons nos espoirs dans l'âme du vin, du vin
nouveau et du vieux.*

*Donne moi une coupe de vin de la couleur des roses,
parfumée comme le musc.*

Si tu veux voir le soleil à minuit

*Débarasse de son voile la fille de la vigne au visage
empourpré et fiévreux...*

*Garde toi, garde toi le jour de ma mort de mettre
mon corps en terre,*

*Mais porte moi jusqu'à la cave et mets moi à
l'intérieur d'un tonneau de vin !*

— Tu en es l'auteur, demandai-je ?

— Non, c'est un poète persan, Hafiz.

— Ici, à Montmartre, j'entends ces vers et de qui ? ! Mais toi, qui donc es-tu ?

— N'as-tu pas entendu tout à l'heure, que je me posais moi-même la question ?

— N'es-tu pas un artiste ?

— N'as-tu pas entendu la réponse tout à l'heure ?

— Tu es, en tout cas, un homme de lettres...

— En quoi cela peut-il servir mon cœur !

— Que fais-tu dans la vie ?

— J'aime...

— Mais quelles sont tes occupations ?

— J'aime...

— Et qui est donc l'aimée ?

— Elle a des cheveux aussi abondants que les arbres de la forêt, un visage pâle comme une étoile, un corps aussi mince que celui d'un fantôme... avec cette chevelure abondante, ce visage pâle et ce corps si mince comment peut-elle travailler de ses mains et gagner son pain ? Elle a trouvé plus facile de vendre ses baisers à tant le baiser. Personne ne lui a jamais fait comprendre que c'était laid. L'orphelinat reçut son enfant à sa naissance, quant à elle, elle mourut durant son accouchement. Ses cris de douleurs étaient terribles, les médecins et les infirmières en blanc étaient tous autour d'elle. Ses cris étaient semblables à ceux de la bête qui à l'abattoir va donner son sang pour nous fournir de la viande. Maintenant, elle est sans vie sur un lit commun dans une maison pour tous. Elle ne criera plus, jamais plus !... C'est un cadavre sale et sanglant, ce sont les restes d'une femme en lambeaux, qui ne mérite même pas qu'on la foule aux pieds.

Et pourtant, elle a accompli elle aussi, son devoir de femme... Son devoir comme elle l'avait compris et comme elle a su le faire. Elle a porté dans son sein un embryon pendant neuf mois. Elle a donné l'existence à une nouvelle âme. C'est là l'essentiel : donner la vie au prix de la

mort. Au regard de Dieu et au regard de l'humanité cette femme a accompli son devoir.

L'homme se tut ; il avait parlé d'une voix brisée et son ton bizarre masquait une tristesse infinie. Il se pencha vers son verre comme s'il voulait masquer ce drame suspendu à ses cils sous la forme d'une larme, qui, malgré lui, tomba dans le verre et se mélangea au vin. Je me représentai clairement la tragédie de cet homme et je compris le sens de ces vers qu'il chantait tout à l'heure et le secret de ces questions angoissées sur ce qu'il était, sur ce qu'il faisait ici-bas, sur le sens de sa vie. Je compris qu'il était ce clown qui se tenait en équilibre sur les cordes de son moi. Il me semblait un pendu se balançant sur la corde de son cœur : j'ai compris alors pourquoi il voulait lancer la barque de sa vie sur un fleuve de vin, désirant y noyer ses douleurs, oui ! Je voyais maintenant toute l'étendue de la douleur qui tourmentait cet homme.

Attristé, je ne savais que faire pour alléger sa peine. Devant son désespoir dans cette dure épreuve tout ce que j'aurais pu dire me paraissait stupide. Seul le silence convenait et il était digne de lui et de moi. Je le laissai, le cœur serré, à son triste sort. Il se réveilla de sa torpeur et de sa rêverie... Il leva la tête comme un homme ivre, revenant à lui, paya le prix de nos consommations, me fit un léger salut et sortit du bar, marchant à pas lents comme s'il suivait un corbillard. J'avais les yeux rivés sur lui alors qu'il s'éloignait et le son de sa voix résonnait encore dans mes oreilles. Je le suivis des yeux jusqu'au moment où il disparut à ma vue. Je n'avais aucune raison de rester dans cette taverne, je m'en allai avec le désir de pleurer. Je

sanglotais réellement et je m'essuyais les yeux avec mon mouchoir.

J'arrivai ainsi devant le « Chat Noir ». Je me dis : « entrons donc, nous distraire et chasser cette tristesse. »

J'entrai et je me commandai un café noir. Je m'installai dans un coin, afin de ne point éveiller les convoitises et je me dis :

« Peut-être aurais-je la chance de tomber sur un garçon aimable, qui me traitera comme il a l'habitude de le faire avec les clients riches. Le cabaret du « Chat Noir » était très différent des autres boîtes de Montmartre. On n'y exposait point des corps mais les créations de l'esprit et du monde des lettres, avec une verve étincelante. Les serveurs portaient aux clients leurs commandes, non point habillés comme des garçons de café, mais mis comme des académiciens lors d'une cérémonie officielle : c'était des vêtements verts et or. La salle était toujours comble de tout ce que Paris comptait d'hommes de lettres et de personnalités du monde littéraire et artistique ; alors apparaissaient les chansonniers et les diseurs, les poètes se succédaient, débitant ou chantant des œuvres nouvelles ou anciennes. Ce cabaret avait une grande influence sur la littérature de son temps. De nombreux chansonniers et poètes sont sortis de là.

Je me mis à écouter les chansonniers qui se suivaient, récitant des poèmes de Villon, de Baudelaire, de Virgile, de Keats, de Pétrarque ou de d'Annunzio, chantant des chansons de la vieille époque et d'autres inspirées par les événements contemporains, pleines d'esprit et de jeux de mots, pleines d'à propos, jusqu'au moment où un garçon en habit d'académicien ar-

riva. Il m'arracha à mon plaisir pour me demander ce que je désirais. Je lui dis d'une voix suppliante :

— Au nom de la poésie et de la littérature, je demande un café sans lait ni sucre. Je suis ce soir plongé dans la tristesse car je pleure le sort d'un ami malheureux.

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Il s'est pendu aux cordes de son cœur, dis-je avec un profond soupir.

— Il s'est balancé aux cordes comme un clown, continua-t-il.

— Comment savez-vous cela ! lui dis-je avec admiration.

Avec son pouce, il m'indiqua le premier rang, puis me quitta et revint avec ma commande.

— Je regardai dans la direction indiquée et voilà que je vis un chansonnier entrer et dire d'une voix dont je connaissais les résonnances et les accents :

Qui suis-je ?

Un poète peut-être...

Il termina son poème attaqua un second, qui parlait du fleuve de vin et de la barque de ses peines et du tonneau de vin dont il ferait son tombeau. Il le termina aussi puis passa à l'idylle de la bien aimée aux cheveux abondants, à la figure pâle et au corps mince. C'était celle qui trouvait difficile de travailler avec ses mains et préféra travailler avec ses lèvres. Il la raconta avec sa voix sanglotante, triste, remplie de peine et lorsqu'il eut terminé, il déclara que ces vers étaient de la poétesse Edda Negri. Les spectateurs l'applaudirent longuement, il se

courba devant eux saluant et je ne sais si je l'ai applaudi avec les spectateurs ou si j'ai applaudi ma bêtise. Tout ce que je sais c'est que je me suis avancé vers lui pour me faire reconnaître et que je lui criai : Bravo ! Bravo !

Il m'aperçut, me reconnut, s'inclina pour me remercier, souriant et clignant de l'œil il disparut son numéro terminé. Il ne me restait plus qu'à boire mon café noir et qu'à regretter les larmes que j'avais versées pour lui.

Tewfik El Hakim



BON REVEIL!

LE NAIN

Je n'eus pas à me fatiguer pour chercher le nain. Matinal, je n'avais pas fait deux pas en sortant de chez moi que je l'aperçus se dirigeant vers moi d'un pas énergique. Après les saluts et les embrassements d'usage, je lui demandai :

RESUME. — Dans un petit village quelque part en Egypte, que la ligne de chemin de fer a négligé, l'auteur met en scène les habitués de la taverne, en une série de portraits admirablement tracés : le tavernier, le boucher, le nain, la boiteuse, l'artiste. Mais la vie de tout le monde va être bouleversée et transformée par l'arrivée de l'Oustaz. Après une longue absence due à une maladie, le narrateur retourne à son village, où il retrouve les mêmes personnages et note leurs transformations.

N.D.L.R. — Voir le début dans les numéros de décembre 1957 et janvier à mai 1958.

Yéhia Hakki est né au Caire en 1905. Etudes de Droit à l'Université Egyptienne. D'abord avocat, il entre dans l'Administration. En 1927, il est nommé Secrétaire de Préfecture à Manfalout, en Haute Egypte. En 1929, il entre au Ministère des Affaires Etrangères, où il devient, après une longue carrière, ministre plénipotentiaire en Lybie. Il est actuellement Directeur Général de l'Administration des Arts au Ministère de l'Orientation Nationale. Les principales œuvres de Yéhia Hakki sont des recueils de contes et de nouvelles : **La lampe à huile** (1944), **Boue et Sang** (1955), **La mère des estropiés** (1955). L'œuvre que nous publions aujourd'hui, parue en 1956, est la plus longue de l'auteur. Cependant, fidèle à son génie de conteur, Yéhia Hakki l'a composée de petites pièces indépendantes et son unité est plutôt impressionniste et orchestrale. « La Revue du Caire » a déjà publié de Yéhia Hakki **La lampe à huile** (nov. et déc. 1953) et **Le Facteur** (sept. à déc. 1956).

— Où allez-vous à cette heure ? D'habitude vous quittiez votre demeure aux environs de midi.

— C'était autrefois ! Aujourd'hui je prends mes dispositions pour sortir tôt le matin.

— Est-ce le secret de vos joues roses ?

— Non. C'est plutôt que le Tout Puisant a eu pitié de moi et que je n'ai pas goûté d'alcool depuis la fermeture de la taverne.

Je l'examinai attentivement. Je le trouvai vêtu d'anciens habits que je lui connaissais ; l'étoffe de son costume brillait de vieillesse, sa chemise était déchirée et recousue, ses chaussures éculées.

— Et votre élégance ? Nous vous apercevions chaque jour dans un nouveau costume et portant une cravate différente de la veille.

— Je suis pris à présent par des préoccupations plus sérieuses. Voyez, je vais vous expliquer la chose.

Il sortit de sa poche un papier et un crayon et fit un croquis de l'emplacement de sa terre au milieu des propriétés voisines.

— Regardez, me dit-il, voici la terre que je possède. Remarquez-vous son éloignement du canal ? C'est la raison de sa pauvreté et des mauvaises récoltes qu'elle produit. Cet espace qui me sépare du canal est comme un os dans ma gorge. Il était à l'origine compris dans nos propriétés mais la bêtise et la stupidité de nos pères l'ont perdu. En ce temps-là, nos terres formaient un grand carré, elles étaient les meilleures de la région. A présent je ne pense qu'à le racheter pour revoir nos terres de nouveau carrées comme elles l'étaient... La partie qui manque me semble arrachée à ma chair. Si elle

m'était rendue, je serais le plus heureux des hommes. Aussi avons-nous décidé, ma femme et moi, d'économiser chaque piastre et chaque millième pour la racheter.

Je me suis rendu compte, ces derniers temps de ma bêtise ; je ne faisais aucune différence entre la livre et la piastre, mes mains étaient trouées, l'argent en coulait. Peu importait la grandeur de la somme, je la dépensais à droite, à gauche comme un insensé ! L'argent qu'on dépense inutilement est perdu pour toujours et celui qui s'en empare n'en profite même pas car il l'a acquis sans effort ni peine et comme il lui est venu facilement il s'en ira de même, sans qu'il en tire intérêt ou qu'il le fasse prospérer. Vous ne pouvez imaginer mon plaisir quand mettant la main dans ma poche j'y trouve de l'argent que je sens augmenter tous les jours.

— Et votre femme ? Comment va-t-elle ? Que fait-elle de ses pauvres et de ses orphelins ?

— Depuis la fermeture de la taverne nos disputes et nos désaccords ont pris fin, nos buts et nos plans se sont rejoints... C'est elle, à présent, qui place tous ses revenus dans une caisse d'où aucune piastre ne sort jamais.

L'aumône est un puits sans fond dont on ignore le terme ; que gagnez-vous à aider quelqu'un aujourd'hui d'une piastre ou même d'une livre quand vous ne savez pas ce qu'il lui adviendra le lendemain ? Allez-vous l'entretenir toute sa vie ? Et si demain il trouve un autre bienfaiteur il vous quittera ; pourquoi ne pas le laisser vous-même le premier ? Quel bien faites-vous en aidant une personne ou deux ou même dix et vingt quand il existe des milliers

d'autres miséreux ? Pourquoi aideriez vous un homme et en délaisserez-vous un autre ?... Est-ce que vous êtes le distributeur des biens ? Si ma femme avait persisté dans cette voie, elle se serait appauvrie et son argent n'aurait enrichi personne. C'est déjà assez des dépenses qu'elle a faites. Elle agissait ainsi d'ailleurs, croyant me rendre à la raison, qui m'est revenue grâce à la fermeture de la taverne, Dieu en soit loué !

Nous avons chassé le domestique, c'est ma femme qui cuisine, lave et balaye ; elle n'a plus le temps de sortir de la maison. Elle ne se fâche pas si nos amis et nos connaissances ne nous rendent pas visite ; nous avons fermé notre porte sur nous et nous vivons heureux en attendant le jour dont nous rêvons, le jour où notre terre sera de nouveau carrée.

Il tendit la main pour me saluer, pressé de courir à son travail, mais il ne me quitta qu'après m'avoir demandé :

— Avez-vous une cigarette ? J'ai oublié dans ma hâte d'acheter ma provision du jour.

LE MARI DE LA BOITEUSE

Le Conseil municipal fit d'une pierre deux coups en suivant fidèlement un des principes sur lequel il avait basé les réformes destinées à améliorer notre état et à nous sauver de la corruption : mettre chaque homme au poste qui lui convient. Mais qui allait décider si l'emploi convenait à l'homme ou vice versa ? Certes pas l'intéressé, celui-ci étant le dernier à pouvoir

juger de ses capacités véritables. Les anciens ont dit : « Connais-toi toi même ». On n'entendait certes pas par là : « travaillez à réaliser vos désirs » ! Cette petite phrase témoigne de l'étrangeté de cette âme humaine que nous serons entre nos côtes et qu'il nous est si difficile d'analyser ! Que de choses, comme cette phrase, paraissent simples et faciles à atteindre, qui sont en réalité si compliquées à saisir : rien n'est plus éloigné des possibilités humaines que le fait de se connaître. L'homme n'est pas tel qu'il se voit mais tel qu'il apparaît aux autres. Lorsque ces deux images concordent, c'est le bonheur de l'honnête homme et le malheur du mauvais. Si les deux images sont différentes, plus leur opposition est grande et plus le déchirement est profond chez l'homme sincère. Mais cela peut augmenter l'insouciance chez l'ambitieux sans principes et le plaisir de tromper et de se moquer des autres chez le menteur, que son intelligence sauve de l'aveuglement. Ainsi donc, il était préférable que le Conseil municipal ne tienne compte, dans l'attribution des postes que de son propre avis ; cette méthode était plus certaine de fournir des fonctionnaires d'un niveau moyen, alors que dans le passé leur qualité variait trop souvent et trop exagérément entre les extrêmes. On dira que le Conseil, composé après tout d'êtres humains, peut parfois viser juste et parfois se tromper, mais il avait prouvé qu'il n'hésitait pas à corriger ses fautes quand elles lui apparaissaient et que d'essais en essais il arrivait à ses fins.

Le second principe se définit ainsi : le chômage, faiblesse fatale dans la structure de la

société doit être combattu et éliminé par n'importe quel moyen.

Quand les travaux du Conseil municipal prirent de l'ampleur, on eut besoin d'un grand dépôt pour emmagasiner les outils, les matériaux de construction et pour garder la nuit les voitures de balayage et d'arrosage. Ce dépôt exigeait un gardien pour veiller sur le matériel et ce travail demandait un homme possédant une expérience dans la menuiserie, la ferblanterie, etc. Si vous ajoutez à ces données que le mari de la boiteuse était chômeur, on comprend pourquoi le Conseil l'avait choisi pour être gardien du dépôt.

J'avais appris cela à mon retour au village et je me rendis chez le mari de la boiteuse sur les lieux de son travail. Je le vis assis dans un coin d'un dépôt profond, obscur et plein de matériel ; il se tenait derrière un bureau couvert de papiers et de dossiers dont la pile atteignait presque le plafond assez bas du dépôt. Il était vêtu lui aussi de l'uniforme jaune sur une chemise au col noué d'une cravate, fine comme la queue d'un rat.

Je lui demandai d'abord des nouvelles de sa femme. Il me répondit en riant :

— Elle se porte bien et demande elle aussi de vos nouvelles. Elle continue à travailler comme par le passé, mais ses clientes sont à présent des femmes d'ouvriers, ceux-ci étant devenus nombreux au village. Elle est heureuse de ce changement, car, comme vous le savez, elle aime les pauvres comme nous à cause de leur naïveté et de leur bonté et parce qu'ils ont des enfants en plus grand nombre que les

autres. Elle aime voir venir chez elle une femme suivie de trois gosses... elle s'amuse et rit beaucoup en leur compagnie.

Il s'excusa un instant, s'empara d'un énorme registre qu'il ouvrit pour y inscrire la sortie d'une brouette en me questionnant sans tourner la tête vers moi et sans attendre de réponse : « La mer était-elle calme ou agitée pendant votre voyage ? Avez-vous remarqué quelque espèce curieuse de poissons ? Le Conseil municipal a organisé pour ce dépôt un système minutieux ; s'il ne l'avait pas fait les choses se seraient gâtées et le désordre règnerait, nous n'aurions pu distinguer le matériel intact de celui qui s'est détérioré, ce qui est entré de ce qui est sorti. Et les oiseaux ? Quelles espèces avez-vous aperçues ? Regardez ces formulaires : ils sont préparés pour y marquer tout ce qui manque et tout ce qui est nouvellement acquis. Est-ce que les champs là-bas sont comme on le dit plus beaux que chez nous ? Quand j'arrive le matin je fais l'inventaire du dépôt, inscrivant tout ce qu'il contient dans ce registre ; si quelque chose manque je remplis un formulaire de ce genre-là, si je trouve quelque chose en plus je remplis un formulaire de ce genre-ci. Dans cet autre registre, j'inscris le nom des ouvriers, l'heure de leur arrivée et de leur départ du travail. Cet autre encore est pour décrire l'état des voitures. Si je vous dis que je suis aussi chargé de leur réparation vous comprendrez combien d'heures je travaille du matin au soir. Mais je loue Dieu et voudrais mériter la confiance du Conseil municipal pour prouver ma capacité et la sienne. Je me suis beaucoup amusé dans le passé mais le temps est venu où je dois tra-

vailler sérieusement comme tout le monde aujourd'hui.

— Et que faites vous le vendredi ?

— Je passe mon temps au lit pour récupérer.

Quand je le saluai en partant, je trouvai sa poignée de main telle qu'elle l'était, venant du cœur et ses yeux tels qu'ils avaient toujours été, clairs et rayonnants.

LE BOUCHER

J'ai pu réunir d'ici, de là, depuis mon retour au village, des nouvelles sur le boucher et sur ce qui lui était arrivé après mon départ. J'ai appris ainsi que plusieurs plaintes anonymes avaient été déposées contre lui au Conseil municipal, dont la constitution avaient été suivie d'un flot de plaintes de ce genre, qui représentaient bien l'extériorisation des forces destructives cachées dans certaines âmes. Le Conseil, perplexe, ne savait plus que faire de toutes ces plaintes : s'il avait pris le loisir d'enquêter sur chacune d'elles il n'aurait plus eu le temps de faire autre chose. S'il les avait négligées on aurait dit qu'il refusait de réparer les injustices, acceptant de laisser les criminels en liberté, si enfin il avait étudié certaines d'entre elles seulement on l'aurait accusé de partialité. Le Conseil chargea quelques uns de ses membres d'étudier ces plaintes. La fausseté de la plupart apparut et les accusations portées contre le boucher se perdirent dans le nombre, personne ne lui posa de questions. Mais les gens

ne le laissaient pas en paix, ils tournaient autour de sa maison et de son magasin en l'insultant tandis que, patient, ils ne répondait pas à leurs injures. Un jour il entendit qu'on avait brutalement rossé le garçon meunier qui faillit y passer.

La belle brune perdait ses couleurs, elle maigrissait à vue d'œil. Effondrée, elle se retirait dans un coin de sa chambre, accroupie sur ses genoux, la tête basse, plongée toute la journée dans ses réflexions. Qu'avait-elle fait d'elle-même? Et de son mari? Qu'avait-elle fait du garçon meunier? Elle était la cause de tous ces malheurs. Où se trouvait le salut, comment agir? Elle ne pouvait sortir dans la rue après ce dernier incident, la seule solution était de fuir une seconde fois. Mais que faire de ses enfants?

Une nuit elle se leva de son lit et se dirigea vers celui de ses enfants, elle les embrassa un à un, puis, réunissant en un petit baluchon quelques vêtements, elle ouvrit la porte et sortit dans la nuit...

Au matin le village apprit la nouvelle de sa fuite avec le garçon meunier, l'abandon de ses enfants au boucher. Certains dirent: chassez le naturel il revient au galop; d'autres déclarèrent: quelle honte! elle ressemble aux oiseaux dénaturés qui pondent leurs œufs dans le nid des autres! elle sacrifie donc ses enfants à ses caprices! Mais personne ne l'avait vue embrasser ses enfants, personne ne l'aperçut non plus au cours de ses pérégrinations avec le garçon meunier, cherchant de ville en ville un gagne pain, ne mangeant pas une bouchée de nourriture sans la mouiller de larmes. Les villa-

geois ne furent pas surpris de voir le boucher garder comme d'habitude le silence et se rendre souvent à la mosquée, sans négliger un seul de ses devoirs religieux.

Je ne désirais pas le rencontrer dans son magasin et préférerais l'attendre à la porte de la mosquée. Je le vis en sortir le visage éclairé, les traits reposés, je m'avançai et le saluai. Mettant son bras sous le mien il me proposa : Allons nous promener au bord du canal.

Après avoir fait quelques pas, il se mit à parler :

— Je m'étonne qu'un homme laisse les soucis pénétrer son cœur, la tristesse étouffer ses sentiments, le désir de vengeance déranger son sommeil quand le chemin de la prière lui est ouvert. J'ai cru un certain temps mourir de colère et d'amertume, si Dieu ne m'avait inspiré et ne m'avait fait aimer la prière qui est tout ce qui me reste à présent... Je ne me rappelle pas les jours de la taverne sans rougir de honte et je loue Dieu qu'on l'ait fermée.

J'ai senti d'abord une tension entre la prière et le venin de mon âme ; j'arrivais à arracher avec beaucoup de peine quelques minutes d'éclaircie entre les nuages qui m'entouraient et, ces instants de recueillement terminés, les nuages me cernaient à nouveau jusqu'à l'heure de la prière suivante et ainsi de suite. Je murmurais les versets comme un perroquet sans que ma prononciation soit compréhensible, je comprenais leur sens sans qu'ils pénètrent mon esprit et mon cœur mais je patientais, je m'appliquais, je me forçais à réciter les versets lentement, essayant de puiser dans leur vérité, qui emplissait mon cœur de fraîcheur et de paix.

Les instants d'éclaircie grandirent et peu à peu les poisons de mon âme se dissipèrent. Je m'obligeais, au cours de mes prières, à accepter la volonté de Dieu à m'y soumettre et à me remettre à Lui, implorant sa protection. Mon âme convaincue s'apaisait ou du moins paraissait tranquille mais tout ce calme s'évaporait dès que je sortais me mêler aux gens, dont la présence me bouleversait à nouveau. Avec beaucoup de patience, la foi s'installa peu à peu dans mon cœur. Toute ma journée devint un recueillement silencieux, entrecoupé de prières apparentes au reste des hommes. J'ai maintenant l'esprit reposé et, grâce à Dieu, la conscience tranquille et je trouve dans la nourriture et la boisson un plaisir que je n'y prenais pas auparavant. Je ressemble à un aimant qui n'attire plus des hommes que leurs bons éléments, repoussant l'hypocrisie et la fausseté. J'en ai vu beaucoup qui n'appliquaient pas leur foi dans leurs rapports avec les hommes car ils pensent d'abord au mal qu'il y a en leur prochain ou s'ils voient dans leurs semblables le bien et le mal mêlés, le mal à leurs yeux est toujours le plus fort et son souvenir demeure toujours gravé dans un coin de leur mémoire, même quand ils ont affaire au bon côté de leurs semblables. Leurs cœurs restent ainsi serrés et leurs paroles équivoques mi-trompeuses, mi-vraies, persuadés que s'ils ne montrent aucune méfiance ou résistance ils seront toujours perdants. Leur foi ressemble à une médaille posée sur le cœur mais qui n'en fait pas partie. J'ai pu fermer les yeux sur toutes les mauvaises actions et me suis enfermé dans le cercle du bien, je l'ai trouvé limité mais assez large pour

me donner tout ce que je désire et rien ne m'atteint plus dont je puisse souffrir. Et si le tavernier tend bien l'oreille, lorsqu'il me portera dans ses bras il s'étonnera de ma plénitude et de ma glorification de Dieu... Allons il faut retourner c'est l'heure de la prière.

Je le quittai à la porte de la mosquée et me dirigeai vers ma maison regardant tour à tour les hommes et le ciel.

LE JEUNE ARTISTE

Je pensais ne pas trouver le jeune artiste au village à mon retour. Je le croyais à la Capitale, ayant fuit son père comme il nous en avait confié le désir un jour à la taverne. Mais je ne fus pas trop surpris en apprenant qu'il n'avait pas quitté le village, car le temps où l'individu ne s'occupait que de lui-même était révolu ; nous étions à présent dans une époque où l'intérêt de la société devait prendre le pas sur l'intérêt individuel.

Je le trouvai au magasin de son père. Il était assis sur une chaise, le dos baissé, le visage à la hauteur de celui d'un garçonnet d'un an, debout devant lui, qu'il taquinait, approchant un morceau de friandise de sa bouche pour le retirer une seconde après et recommencer ce jeu en riant à gorge déployée. Son visage reflétait la joie, le plaisir et le bonheur ! je croyais voir un oiseau donner la becquée à ses poussins, spectacle que j'aime contempler, regardant le bec de la mère, petit, comparé à la masse de son corps se glisser avec précaution,

malgré sa taille, dans le bec du petit oiselet qui aspire et qui, par rapport à son corps, semble plus large que le bec maternel. Quand par hasard je surprend ce spectacle je ne l'oublie pas rapidement. Le jeune homme se leva en m'apercevant et me reçut gentiment :

— Je vous présente le dauphin, me dit-il. Dieu me l'a donné, il y a un an et il est devenu tout mon univers. Si vous voyez son sourire, si vous entendez son rire, sa prononciation et ses mots d'une logique originale vous passerez avec lui la journée entière sans ennui ni fatigue ! Si vous saviez combien mon père est heureux de l'avoir ! Il a tenu le jour de sa naissance à ajouter mon nom à côté du sien sur l'enseigne du magasin, vous l'avez peut-être remarqué en arrivant, et je prophétise que le nom de mon fils viendra après le mien un jour.

Savez-vous... L'homme ne réalise son existence que le jour où il engendre un enfant ! Auparavant il est comme la pluie coulant sur les versants des montagnes, se dispersant dans les vallées et qui malgré son abondance ne hausse de niveau à nul endroit de sa course. Regardez le fils embrassant son père, ses deux bras semblent les deux rives qui enlacent cette eau perdue devenue un fleuve possédant une vie connue, un cours tracé, un commencement et une fin.

Je lui dis à voix basse, sachant que j'étais sans excuse :

— Et la musique et vos compositions ?

Il me répondit les yeux rieurs :

— L'ère nouvelle m'a ouvert d'autres horizons et m'a guidé dans le chemin du devoir et de la vérité. Un beau jour je me suis dit : tu es

le prisonnier de la musique ; pourquoi ne pas briser tes liens et l'enchaîner elle-même. Tu es la victime d'une force impitoyable qui déchire ton cœur comme un oiseau de proie, tu ignores comment tu finiras. Si tu suis cette route jusqu'à la fin, tu rejoindras tous les musiciens dont la vie s'est terminée par le suicide ou la folie. J'ai senti alors que j'allais vers ma perte. Je m'arrêtai au bord du précipice et fit marche arrière. Aujourd'hui, je suis un amateur de musique. N'importe quel musicien joue pour moi ; je choisis qui je veux à l'heure que je veux ; plus de souffrances, plus de recherches folles d'un air qui ne veut pas naître, nuit après nuit, ne fermant pas l'œil une minute, ne cessant pas de tourner sur les routes, dans les champs et les tavernes. Je suis maintenant le maître non l'esclave ; je vivais plongé dans la musique, l'âme semblable à une mer agitée, à présent je vie dans la musique mais l'âme reposée comme un lac calme. Peut-être mon acceptation de devenir un simple amateur m'a-t-elle aidé à me rapprocher de compositeurs que j'évitais de peur de tomber sous leur influence et d'être accusé de les plagier et d'en repousser d'autres que je dédaignais et que j'avais éliminés, quel orgueil ! de la liste des artistes parce qu'ils n'étaient pas de mon école ! Tous sont à présent mes amis, je trouve en chacun un genre de beauté, mais voulez-vous savoir quelle est pour moi la plus belle mélodie ? C'est le rire de mon fils quand je le réveille le matin en l'embrasant et en le chatouillant !

Je le quittai, songeant : ces artistes, la vie leur sourit de n'importe quel côté ils la regardent car l'art est avant tout une richesse d'âme

et un lien étroit entre l'âme, la nature et la vie. Mais le regret de ceux qui le connaissaient, d'avoir perdu ce mélodieux rossignol ne sera pas allégé quand ils sauront qu'il s'est sauvé lui-même : le public de l'artiste ne s'intéresse qu'à sa production exigeant toujours plus. Peu lui importe que l'âme de l'artiste soit détruite ou non !

LA RENCONTRE DE L'OUSTAZ

De retour chez moi je trouvai un message de l'Oustaz me demandant de lui rendre visite le lendemain à une certaine heure. Je remerciai Dieu que ma rencontre avec l'Oustaz se fit en réponse à son désir car je refusais de me mêler à ceux qui encombraient sa porte et bien que mon désir aurait été de le saluer après mon retour de voyage, les gens eussent cru que j'étais venu le flatter alors que je n'avais rien à lui demander.

Je ne pouvais m'empêcher d'être perplexe quant à la raison de son invitation, la chose la plus probable qui me vint à l'esprit fut qu'il voulait me questionner sur ce que j'avais vu lors de mon voyage.

En entrant dans son bureau je trouvai certains de ses assistants l'entourant comme une chaîne serre le poignet : ils lui exposaient avec un grand sérieux de nombreux papiers. Il me fit attendre un moment jusqu'à ce qu'il ait terminé avec eux. La plupart de ces papiers se rapportaient à des questions sans importance, ils n'auraient pas dû arriver jusqu'à l'Oustaz

pour qu'il ne perde pas son temps ni ses réserves nerveuses et intellectuelles à les étudier. Je me rappelai qu'il avait cité dans son programme, au début de son régime au village, la nécessité de choisir pour chaque travail l'homme adéquat et de lui donner sa confiance en lui faisant porter la responsabilité de mener à bien son travail, sans avoir recours à lui. Que s'était-il donc passé entre hier et aujourd'hui ?

Je m'occupai à examiner l'Oustaz, à contempler son sourire qui, comme je le savais, ne s'effaçait jamais de ses lèvres ; il naissait ce sourire de la volonté de résister au terrible effort et aux grandes fatigues, c'était l'ambassadeur d'un cœur dont la seule ambition était de se sacrifier. Aujourd'hui, il me semblait que ce sourire était devenu l'expression d'une profonde compréhension des gens, de leurs querelles, de leurs désirs, de leurs ambitions. Il était aiguisé par l'attention portée au fil léger, presque invisible, qui sépare le bien et le mal : Quoi d'étonnant qu'un peu d'amertume y soit mêlée ? Je voyais aussi ses yeux sourire comme ses lèvres, cachant un peu d'ennui comme s'il comprenait l'objet de la présence de chaque visiteur avant que celui-ci ne l'explique ; et pourtant il était obligé d'écouter en silence du début à la fin, comme si c'était la première fois qu'il entendait pareilles doléances.

Les assistants ramassèrent leurs papiers et se préparaient à sortir quand la porte s'ouvrit et l'on nous annonça une délégation des habitants du village, formée et conduite par un chef, venue pour rencontrer l'Oustaz. Le chef de la délégation entra, embarrassé dans son habit rayé rouge et vert comme les plumes d'un coq.

L'avez-vous reconnu? C'était le prédicateur du village, il salua et resalua, avança et recula, s'inclina et se releva puis avec des gestes brefs de sa main, rapides et obéis il rangea derrière lui la délégation par ordre d'importance. Enfin s'éclaircissant la gorge il s'adressa à l'Oustaz d'une voix élevée, tourné vers nous tous...

« Oui, cette œuvre est la vôtre! Ainsi le dicte la sagesse, la diplomatie et la prévoyance! Vous lisez dans l'avenir! Ce village n'a trouvé le bonheur qu'à votre époque florissante! Vous lui évitez les dangers et les difficultés! Votre ère est toute de bienfaisances et de bénédictions, que Dieu ne nous prive pas de vous car sans vous nous ne valons rien! Je demande à Dieu dans chacune de mes prières d'allonger vos années et d'établir votre gloire! »

L'Oustaz reçut gentiment les membres de la délégation les fixant dans les yeux comme s'il s'adressait à chacun en particulier du fond de son cœur, comme s'il voulait réveiller en lui le dormeur. Il répondit au discours du prédicateur par un mot disant que tout retournerait à la corruption si chacun d'entre eux ne savait profiter des réformes accomplies au village et ne les défendait comme s'il était lui-même leur instigateur et leur bénéficiaire.

La délégation se retira, l'Oustaz reprit son siège et se tourna vers moi. J'apercevais son regard me traversant comme s'il fixait par delà mon corps un objet lointain et j'étais décidé à ne pas commencer à parler et à attendre ce qu'il voulait me dire, mais je me surpris en train de lui déclarer malgré moi, la colère ayant délié ma langue :

— Je crois avoir entendu il y a quelques

temps des paroles qui non seulement rappellent mais qui s'accordent mot à mot avec ce que j'ai entendu aujourd'hui. Je crois aussi que celui qui vient de les prononcer est le même prédicateur qui les avait dites pour flatter une époque morte et dépassée...

Un sourire joyeux éclaira le visage de l'Oustaz :

— Me prenez-vous pour un imbécile, me dit-il ? Croyez-vous que je mange de ce pain là ? Certes, je sais que le prédicateur a dit les mêmes paroles à mes prédécesseurs. Il n'est d'ailleurs pas le seul, ses pareils sont légions.

— Pourquoi les laissez-vous parler permettant de croire que ces discours vous touchent.

— Je n'aime pas tromper les gens ou leur mentir. Je pourrais arriver avec beaucoup de peine à détruire la flatterie apparente mais comment les gens sentiront-ils que je demeure entouré, malgré tout, d'espèces innombrables de flatteries silencieuses ? Les hommes d'expérience qui n'exposent pas leurs idées, craignant ma colère, sont des flatteurs ; ceux qui serrent ma main comme s'ils me disaient : vous êtes un héros nous pouvons compter sur vous, sont des flatteurs ; celui qui me lance à la figure à toute occasion qu'il ne veut pas me flatter, est un flatteur... Le vrai problème tel que je me le pose est le suivant : est-ce que les paroles du prédicateur et de ses semblables ont sur moi une influence ou pas ? Est-ce qu'ils me font changer la décision que j'aurais prise ou préférer un homme à un autre. Non ! Ma résistance à cette fourberie est l'unique remède pratique, à mon point de vue, pour la discréditer dans la pensée des gens...

L'Oustaz se tut un instant puis ajouta en souriant :

— Et vous ? La nouvelle de vos tournées au village et dans ses environs m'est parvenue. On m'a rapporté vos conversations avec le balayeur, le pompier, le fellah et avec vos anciens amis, les habitués de la taverne. J'ai appris aussi que vous écriviez des mémoires dont j'ai lu quelques extraits...

Je fus certainement surpris à ces mots ; je ne savais plus que dire, j'étais tirillé entre l'étonnement que les nouvelles de mes faits et gestes aient été rapportés à l'Oustaz et surtout que mes papiers fussent tombées entre ses mains et la gêne de me trouver soudain découvert, alors que je me croyais allant par le monde, libre de toute surveillance.

Je gardai le silence quelques instants puis dis calmement :

— Je ne pense pas que la vérité vous ait été rapportée sans qu'elle fut enjolivée, exagérée, et détournée mais je suis sûr que grâce à votre habitude de semblables exagérations et à l'entraînement de pénétrer tant de secrets vous avez pu extraire pour vous-même la vérité, la juste valeur et le vrai profit parmi le fatras de mensonges, de tromperies et d'altérations.

— Comment ? Vous pensez que j'ignorais ce que ces gens-là vous diraient et ce que vous raconteraient vos amis les habitués de la taverne ? Chaque personne possède maintenant un avis et ceci est bien, même si les ignorants pensent que cela crée du désordre. Nous ouvrons une page nouvelle, nous ne pouvons tourner la vieille page d'un coup, notre monde ne supporterait pas le choc. Il est certain que

l'ombre de l'ancien feuillet recouvre encore le nouveau, mais le temps viendra, très proche, où toutes les ombres se dissiperont. Vous croyez que je ne souffre pas de voir certaines personnes atteintes par l'application de mon programme ? Vous ne me connaissez donc pas. Mais je ne traite pas avec des individus mais avec tous les habitants du village ; quelques victimes tomberont à droite et à gauche, si je m'arrête pour les plaindre la caravane n'avancera jamais... Patientez, la vie est une roue qui ne s'arrête pas de tourner, elle reviendra et reprendra sous une forme nouvelle, comme vous vous en êtes aperçu vous-même, ceux qui sont tombés. Que voudriez-vous que je fasse et comment terminerez-vous vos notes ?

C'était son cœur qui parlait, guidé par la franchise, visant la vérité. Il me semblait que la chambre où nous étions s'était retirée de la ronde bruyante du monde, qu'elle s'était élevée de la terre pour nous transporter dans un ciel de lumière rayonnante et claire. Ma langue se délia je me surpris lui disant à voix basse, étonné moi-même que de telles paroles sortent de ma bouche sans efforts, se suivant en ordre, comme si mon subconscient les avait mûries depuis longtemps sans que je le sache, pour que, le moment venu mes lèvres les prononcent :

— Je vous dirai, commençais-je, des choses qui vous surprendront. Mon amour pour le village, m'a porté à ne pas cesser de penser à vous un instant de la nuit ou du jour. Vos nouvelles ne me sont pas toutes parvenues, j'ai été coupé du village pendant longtemps, je ne suis de retour que depuis peu et je ne vous ai rencontré auparavant qu'une seule fois ; malgré

cela, mon âme a enregistré, comme l'aiguille d'une boussole tous vos gestes et vos changements de route, je ne crois pas que vous ayez traversé une difficulté ou fait face à une crise sans que je ne l'aie ressentie... Vous êtes venu ici l'esprit, la main et le cœur ouverts. Vous avez étudié la question avant de vous engager et vous l'avez crue facile mais à peine avez-vous mis la main à la pâte que vous avez compris : les problèmes du village ressemblaient à ses maisons, appuyées l'une à l'autre et menaçant ruine ; si l'une d'elles s'écroulait toutes les autres la suivraient. Vous avez frappé votre premier coup, inévitable, par lequel vous avez gagné la gratitude des hommes et l'approbation de Dieu. Rapidement vous avez entouré de vos bras le maximum de ce que vous pouviez protéger de la destruction. Vous pressentiez qu'autour de vos bras toute une étendue s'était écroulée dont vous auriez pu réparer une partie qui vous aurait peut-être servi dans l'avenir. Mais il était inévitable que vous les laissiez s'abattre parce que vous aviez besoin de l'espace qu'ils libéraient pour reprendre à nouveau librement et largement l'organisation de ce que vos bras entouraient. Vous deviez oublier le passé pour penser uniquement en termes d'avenir, même en souffrant que cet oubli paraisse à certains comme une image de dureté et de méchanceté de cœur. Dès que vous vous êtes attaqué au premier problème vous vous êtes aperçu qu'il était rattaché à un second, à un troisième et même à un quatrième... Si vous vous étiez limité au premier on aurait dit que vous n'avez rien fait, si vous les aviez traités tous ensemble vous auriez échoué ou bien l'on vous aurait traité de char-

latan. Hésitant, vous ne saviez comment atteindre le juste milieu. Je vous ai vu chercher votre chemin et mon cœur était avec vous.

Vous avez accroché votre espoir à ce fait que le fruit de l'effort fourni est de deux genres : direct, mesuré par la valeur de l'effort, et indirect, supérieur à la valeur de l'effort parce que soutenu de nombreux efforts secondaires qui doivent inévitablement se joindre à lui et l'amplifier et comme toute construction s'écroule, une partie entraînant l'autre, de même elle s'élève aussi, une partie soutenant l'autre. Plus les solutions indirectes augmentent, plus vous pourrez élargir le nombre des problèmes à résoudre, à condition de bâtir sur une base solide et d'être persévérant, mais d'une persévérance qui ne fût pas teintée d'entêtement ou du refus de reconnaître et de corriger ses erreurs par faiblesse ou par orgueil. Je priais Dieu de vous protéger de ces tentations.

Je vous ai surveillé de loin, le cœur battant, vous voyant conduit peu à peu à revenir sur votre décision de ne pas occuper les postes clefs. Mais les circonstances et votre désir de protéger l'intérêt général vous ont condamné à prendre vous même le gouvernail pour gagner du temps et ne pas vous détourner de la route toute droite tracée devant vous ; apparaissant ainsi aux hommes sans voile, vos plans clairement exposés, augmentaient vos chances de réussir en gagnant leur confiance. Je priai Dieu de fortifier votre patience proportionnellement à vos responsabilités et qu'il vous aide à vaincre la colère, le dépit et la douleur chaque fois que vous entendriez une critique qui cacherait un intérêt abject.

J'ai vu certains de vos amis proches, à qui vous accordiez toute votre confiance quitter la route que vous aviez tracée. Vous les avez éloignés de la caravane. Vous aviez cru que la confiance qui vous liait serait plus forte que les calamités du temps et l'inconstance de l'âme humaine. Je priais Dieu de vous protéger de l'amertume pour que votre regard face au monde reste le plus pur possible."

Chaque personne venait à vous pour se plaindre d'une injustice commise à son sujet ou pour se glorifier d'un travail fourni. Je priais Dieu de ne pas corriger en eux cette faiblesse par laquelle vous preniez parmi eux le rang de juge qui décide de la valeur des hommes. Mais ce qui me préoccupait c'était votre comportement par rapport aux gens. Vous aviez désiré, au début, aller vers eux, les rencontrer et les laisser vous entourer; mais vous vous êtes bientôt aperçu que le coup d'œil de près donnait une image trompeuse, que vous occuper de cas particuliers vous ferait tomber dans de fastidieux détails quand vous deviez vous limiter aux principes et aux généralités, que le temps était d'or qu'il fallait l'économiser pour réfléchir et organiser. Vous vous êtes donc forcé, malgré vous, à vous isoler du monde comme si vous éleviez un obstacle entre les hommes et vous, obstacle qu'ils ne devaient pas dépasser pour que vous puissiez conserver une personnalité forte et sans dispersion. Je priais Dieu d'alléger les souffrances de cette solitude imposée et inévitable.

De sombres préoccupations ne me laissaient pas en paix: quelle a été sa réaction contre l'ingratitude? Il a rendu service à un grand

nombre de gens, leur restituant leurs droits usurpés, les élevant de l'état de bassesse au sentiment de leur dignité et voilà que certains non satisfaits des biens qu'ils ont ainsi acquis exigent plus. D'autres pensent qu'ils ont été moins favorisés que leurs semblables, ils deviennent amers et envieux, quelques uns même ont oublié le présent. Tous ne trouvent que vous sur qui rejeter la responsabilité de la déception de leurs mesquins espoirs.

Le spectacle de l'ingratitude est un poison qui flétrit les vertus de l'âme. Je priais Dieu de vous donner la sagesse et l'acceptation comme un antidote à ce poison pour que vous ne dénigriez pas le bien que vous faites, quand tendant une main secourable à un homme, il la mord.

Enfin j'implorais Dieu en ces termes : Aidez-le mon Dieu ! Venez à son secours ! Son âme auparavant était à lui toute entière ; peut-être avait-elle connu les douleurs de la colère, de la souffrance, du regret, du remord mais ces sentiments étaient causés par d'inévitables antagonismes avec quelques individus, ils n'étaient pas très aigus et ne le touchaient que légèrement, ne tardant pas à disparaître. Peut-être son âme était-elle assombrie par ce qu'il voyait et parce qu'il sentait des injustices qui atteignaient son peuple mais c'étaient les souffrances du spectateur et du témoin. Aujourd'hui il repousse de sa propre main les abus, il est en lutte perpétuelle contre les forces du mal qui le combattent de toutes leurs armes, même celles de la fourberie et de l'ingratitude. Son âme est telle un vase où se déversent avec la force du torrent un courant continu de pré-

occupations, de conversations, de pensées, d'ennuis, de souffrances, de plaies et de cicatrices. C'est un récipient posé sur le feu, bouillonnant, hermétiquement clos. Le découvrir, et analyser son contenu prouverait à ses yeux une faiblesse. Adieu donc aux plaisirs, aux chansons, à la poésie et à la promenade au bord du fleuve au crépuscule, avec les parents et les enfants. Je priais Dieu que votre âme soit aussi immense que la mer dont les eaux ne se salissent pas des détritiques qu'on y lance.

Je remerciais Dieu que vous n'avez laissé à personne l'occasion de dire : il nous rend perplexes, il possède deux personnalités contraires, comme on l'a dit de plusieurs mauvais gouverneurs qui au début de leur ère ouvraient la porte de l'espoir à leur peuple qui en y pénétrant trouvait, cachés derrière les battants, les tourments et la misère. Ces gouverneurs finissaient par disparaître quand leur nature mauvaise prenait le dessus sur leur apparente bienveillance, quand leur intelligence s'éteignait pour laisser paraître leur ignorance criminelle. Leur témérité, demeurée longtemps camouflée, n'en devenait que plus terrible. Quant à vous, vous n'avez qu'une personnalité unique, vos desseins sont apparents et clairs, vous avez été sauvé des complications et des racontars, vous avez délivré votre peuple des doutes et des surprises, avec un guide pareil, le voyageur est sûr d'atteindre le but même s'il faut pour cela un temps très long.

Ici, l'Oustaz m'interrompit, regarda sa montre et me dit :

— Puis-je terminer moi-même votre discours ? Je sais ce que vous allez dire car j'ai lu

vos notes. Vous allez me demander — est-ce que je suis un imbécile — d'être indulgent et d'attribuer de l'importance à chaque individu en tant qu'être vivant pour qu'il ne soit pas traité comme une simple pierre encastrée dans la pyramide sociale. Vous allez exposer la différence entre un avis, le vôtre, juste et vrai et son incapacité à englober toute la Vérité. Vous allez montrer aussi la distance qui sépare ces deux jumeaux : l'intention qui veut être bonne et le conseil, le vôtre, qui veut être véridique.

L'Oustaz regarda sa montre une seconde fois puis il me sembla qu'il m'avait oublié comme tout ce qui l'entourait. Il paraissait absent comme s'il écoutait des voix lointaines ou qu'il rassemblait toutes ses forces pour se préparer à porter un nouveau et très lourd fardeau.

Retrouvant son attention, il se tourna vers moi et me regarda longtemps, je m'imaginai qu'il voulait continuer avec moi la conversation et m'ouvrir enfin son cœur. Il ne le fit pas mais me faisant face silencieusement, me fixant pleinement, il se leva dans la pose d'un soldat décidé et me tendit la main en disant :

— J'attends de vous que vous remplissiez votre devoir.

Et c'est ce que j'ai fait.

Yéhia Hakki

traduction française
de La Revue du Caire

FIN

SOURCES IDEOLOGIQUES DE L'ŒUVRE DE COURTIN

Pour le chapitre de l'Education des Enfants, on voit bien que les sources citées au cours de cet ouvrage sont loin d'être les plus importantes pour l'élaboration des idées de Courtin. Comparable sur certains points à la méthode de Rabelais plus qu'à celle de Montaigne, la pédagogie de Courtin, par son inspiration profondément religieuse, se rattache étroitement à celle de Varet, telle qu'elle est exposée dans « *l'Education chrestienne des enfans* » (1), et à celle de Pierre Nicole dans « *l'Education d'un Prince* » (2). Courtin lui-même recommande la lecture de ces deux ouvrages. Dès le début, il y a accord chez Courtin et Varet. Les premières années de l'enfance, leur paraissent également importantes (3) : « Il est difficile d'effacer de l'esprit d'un jeune homme les teintures qu'il a prises dans son

N.D.L.R. — Antoine de Courtin (1622-1685) diplomate et écrivain français qui fut longtemps au service de la Suède. Principales œuvres : **Le Nouveau Traité de Civilité, Le Traité de la Paresse, Le Traité de la Jalousie, Le Traité du Point d'Honneur**, etc... Importante œuvre inédite **L'Art de devenir éloquent**, découverte par l'auteur de cette thèse, Mr. Kamal Farid. — Cf. « La Revue du Caire », février, mars, avril et mai 1958.

(1) Varet (Alexandre) : *De l'éducation chrestienne des Enfans* 1666.

(2) Nicole — (Pierre) *De l'Education d'un Prince*, Paris 1670 in—12°

(3) *Paresse*, éd. 1677 L.II p. 50.

enfance ; qu'il conserve presque toujours les premières impressions qu'il a reçues » (4). De même, lorsque, dans ces premières années, ils envisagent le rôle de la femme, ils veulent que celle-ci se consacre entièrement à ses enfants en bas-âge : « Les enfans dans leur bas âge sont bien plus souvent avec les meres qu'avec les peres ; et que les peres ont droit de s'en remettre sur elles jusques à l'adolescence. Et ainsi ce sont elles qui doivent veiller particulièrement sur eux dans leur enfance » (5). Même accord de principe sur le léger stoïcisme que l'on doit imprimer dans l'âme des enfants pour cultiver en eux la maîtrise de soi (6) : « Reprimez en eux les desirs inconsiderez qui sont ordinaires en cet âge ; et leur apprenez, par exemple, à regler tellement leur soif et leur faim selon les regles de la temperance, qu'ils soient accoutumez peu à peu à n'avoir pas mesme le desir de faire ce qu'ils sçauront ne pouvoir faire honnestement » (7).

Si l'on considère maintenant l'éducation religieuse, on se souviendra de l'importance que Courtin lui accorde dès le plus jeune âge (8).

Varet a encore beaucoup insisté sur cette formation chrétienne : « L'Ecriture sainte... s'adressant à tous les peres et à toutes les meres... leur ordonne d'apprendre à leurs enfans à mettre toute leur espérance en Dieu, à n'oublier jamais les effets de sa puissance, et de sa misericorde, et à recher-

(4) Varet : *De l'Education Chrestienne* op. cit. p. 318 et 319.

(5) Idem p. 47 et 48.

(6) *Paresse* p. 57 et 58.

(7) Varet : *De l'Education Chrestienne*, op. cit. p. 136.

(8) *Paresse*, p. 62, 63, 64.

cher toujours avec soin la connoissance de sa sainte volonté » (9).

« Sur tout apprenez-leur à préférer Dieu et ses commandemens à toutes choses » (10).

Ces principes étant donnés à l'enfant, Courtin tient à les maintenir et à les consolider par l'exemple (11).

De même Varet : « Ce qui a fait dire à S. Augustin que tout ce qu'un enfant peut faire dans un âge si foible et si tendre, c'est de considérer ses parens, et de faire aveuglément ce qu'il leur voit pratiquer » (12).

« Voulez-vous donc... vous acquiter de votre devoir, et élever vos enfans, selon que l'ordonne S. Paul dans la crainte et dans la discipline du Seigneur : Vivez vous-mesme dans cette crainte et dans cette discipline » (13).

Le choix des camarades attire l'attention de Courtin (14) et de Varet : « Faites-leur connoître des enfans de leur âge et qui soient bien élevez, afin qu'ils ayent de l'émulation pour eux, et que les louanges que vous leur donnerez les excitent à les imiter » (15).

Varet recommande comme Courtin (16) la méthode des récompenses :

« Proposez-leur de petites récompenses pour les engager à retenir ce que vous leur apprenez ; et

(9) Varet : *De l'Education Chrestienne*, op. cit. p. 281.

(10) Idem p. 352.

(11) *Paresse* p. 71.

(12) Varet : *De l'Education Chrestienne*, op. cit. p. 373 et 374.

(13) Idem p. 376.

(14) *Paresse* p. 72.

(15) Varet : *De l'Education Chrestienne*, op. cit. p. 120.

(16) *Paresse* p. 83 et 84.

comme dit S. Jerosme, gagnez-les par de petits presens et par les choses qu'ils estiment davantage, comme par des confitures, ou des poupées » (17).

Courtin (18) juge que les châtimens sont nécessaires, Varet partage cet avis :

« Fortifiez donc vostre cœur contre leurs plaintes et contre leurs larmes et resolvez-vous à ne point écouter les sentimens de la nature, lorsqu'il s'agira de leur faire souffrir quelque peine, ou de les priver de quelque satisfaction, plutôt que d'endurer qu'ils contractent de mauvaises habitudes, et qu'ils deviennent obstinez dans leur propre volonté » (19).

En ce qui concerne particulièrement, l'éducation des filles, ils ont la même crainte (20) :

« S. Jerosme après avoir recommandé à une Dame de qualité d'user de grande circonspection dans le choix des filles qu'elle devoit prendre pour accompagner sa fille et pour la servir, luy conseille de ne point souffrir qu'elle fasse avec elles aucune amitié particuliere, mais d'empescher qu'elle ne leur parle en secret » (21).

A propos de l'instruction, c'est à la mémoire que Varet comme Courtin (22) fera confiance :

« Vostre principal soin doit estre de cultiver leur memoire, et de leur faire apprendre par cœur le plus de choses que vous pourrez. En effet comme d'un costé l'esprit des enfans n'est pas alors capa-

(17) Varet : *De l'Education Chrestienne*, op. cit. p. 120.

(18) *Paresse*, p. 80.

(19) Varet : *De l'Education Chrestienne*, op. cit. p. 110 et 111.

(20) *Paresse*, p. 71.

(21) Varet : *De l'Education Chrestienne* op. cit. p. 145 et 146.

(22) *Paresse*, p. 60.

ble de produire beaucoup de choses de luy-mesme, et que de l'autre ils ont d'ordinaire la memoire fort bonne, il n'y a presque que cette faculté de leur ame que l'on puisse exercer utilement ». (23)

Le second traité pédagogique auquel Courtin se réfère est le traité de l'« *Education d'un Prince* » du Janséniste Pierre Nicole. Courtin lui a emprunté un certain nombre de thèmes. Le premier est celui de la primauté de la morale qui se retrouve dans le *Traité de la Paresse* (24), et aussi dans l'œuvre de Nicole : « La Morale est la science des hommes, et particulièrement des Princes, puis qu'ils ne sont pas seulement hommes, mais qu'ils doivent aussi commander aux hommes, et qu'ils ne le sçauroient faire s'ils ne se connoissent eux-mesmes et les autres dans leurs défauts et dans leurs passions, et s'ils ne sont instruits de tous leurs devoirs » (25).

Courtin (26) s'accorde avec Nicole sur la nécessité d'observer les dispositions naturelles de l'élève. Nicole exprime sa pensée dans cette brillante et courte formule :

« L'adresse d'un maistre est d'appliquer ceux qu'il instruit, aux choses où ils ont plus de disposition naturelle » (27).

Courtin ne nomme pas Rabelais. Et cependant, on peut penser que de grandes affinités les rapprochent. Ce qu'ils ont de commun, c'est une méthode pédagogique très sérieuse d'où tout dilettantisme

(23) Varet : *De l'Education Chrestienne*, op. cit. p. 126 et 127,

(24) *Paresse* p. 88 et 89.

(25) Nicole : *De l'Education d'un Prince* op. cit. p. 15 et 16.

(26) *Paresse* p. 84, 85, 116 et 117.

(27) Nicole : *De l'Education d'un Prince*, op. cit. p. 35.

Courtinno respondet S. R. M. ad literas 25
 Januarij Parisijs missas ut curet 1. ne
 invidia premantur felices bellorum suc-
 cessus. 2. renovatio federis cum Gallia
 & eos inter et Hollandos. 3. tractionem ratifi-
 cationem federis. 4. integram summam
 pecuniae ffurtum remitti. 5. Comitum de
 Briennes benevolentiam Regiam testetur.

C. G. Quas dedisti Parisijs 25. Januarij superioris mensis
 recte accepimus ex illis vidimus incommoditate alia
 te urgente, memoriale quoddam In. Cardinali insinu-
 asse. Nos quoque expectamus quid boni ex eo promana-
 verit, saltem praeventere debes ne ex qualicunque hoc suc-
 cessu nostro nascatur aliqua invidia, cum nihil aliud
 intendamus quam honesta tutaque pacis certam possessio-
 nem. Et si placet Gallia, tenere litterarum nostrarum
 prius ad te datarum applicare animum ad federis re-
 novationem, tunc curemus utriusque quo loco res consi-
 deret eoque in publicam emolumentum actiones diri-
 gere possemus. Recte atque ordine fecisti quod Gallia fo-
 dus cum unito Belgio reintegratura nostrum quoque in-
 teresse memoreris, nam quamvis amici toto hoc bel-
 lo tam Polonio quam Danico fore nihil abunde sen-
 simus nec ex ipsa nunc expectemus inde invidiam
 ac fortassis laesionem, cum successus noster ad indigna-
 tionem eos magis forsan moveat, fieri tamen et a Gal-
 lia et a nostra parte eo modo posset ut tempus luce-
 mus, si res non, nihilominus ea agimus qua amici
 et federati sunt. Ceterum cum experiamur In. Co-
 mitem de Briennes tam filium quam Patrem, in com-
 muni commodi prospectationem, singulari studio incli-
 nare.

Lettre inédite de Charles Gustave X de Suède à Courtin,
 du 9 février 1658.

est banni, un attrait pour les connaissances un peu encyclopédiques ⁽²⁸⁾, la culture de la mémoire, l'importance accordée aux langues mortes.

Rabelais ⁽²⁹⁾, et Courtin ⁽³⁰⁾ attachent une grande importance à la lecture. Comme Pantagruel, l'élève de Courtin ⁽³¹⁾ étudiera aussi les 7 arts libéraux : la grammaire, la logique, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Courtin de même que Rabelais réserve une place aux divertissements.

Enfin, quoique l'inspiration générale soit différente, on peut rapprocher également Courtin de Montaigne sur quelques points tels que l'endurance un peu stoïcienne et l'importance accordée aux voyages et à l'expérience d'autrui.

Ce passage sur l'art d'aguerrir les enfants étudié par Rabelais a probablement inspiré Courtin ⁽³²⁾.

« Aussi bien est-ce une opinion reçue d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents. Cette amour naturelle les attendrit trop et relâche, voir les plus sages. Ils ne sont capables ni de châtier ses fautes, ni de le voir nourri grossièrement comme il faut, et sans délicatesse. Ils ne le sauraient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, ni le voir hasarder, tantôt sur un cheval farouche, tantôt un fleuret au poing,

(28) Lebegue (Raymond) : *Rabelais : Le quart livre*, Paris Tournier, 1946. In—4°, 84 p. (Les cours de Sorbonne) cf. p. 7 « l'humanisme occupe la première place, il a inspiré à l'auteur l'épisode de l'éducation de Gargantua ».

(29) Rabelais : *Gargantua*, Paris éd. Roches, 1929 p. 80.

(30) *Paresse* p. 69.

(31) *Paresse* p. 76, 90, 93. — *Pantagruel*, éd. Roches, Paris 1929 p. 43.

(32) *Paresse* p. 78.

tantôt une arquebuse. Car il n'y a remède : qui en veut faire un homme de bien, sans doute, il faut le hasarder un peu en cette jeunesse, et souvent choquer les règles de la médecine » (33).

Peut-être aussi le goût des voyages fut-il inspiré à Courtin (34) par Montaigne : « Je voudrais qu'on commençât à le promener dès sa tendre enfance ; et premièrement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines qui ont le langage plus éloigné du nôtre, et auquel, si vous ne le formez de bonne heure, la langue ne se peut façonner » (35).

Si Courtin doit beaucoup à Varet, à Nicole et, de loin, à Rabelais, il a synthétisé avec une grande puissance les éléments puisés dans leurs œuvres.



Il convient maintenant d'insister sur l'importance capitale de la philosophie cartésienne dans l'œuvre de Courtin ; elle donne son sens à l'œuvre tout entière. On retrouve chez Courtin non seulement l'influence de Descartes lui-même, mais celle de certains de ses disciples comme Clauberg, Arnauld et Nicole.

De l'œuvre de Descartes, sauf le *Traité de l'Homme* cité une fois (36), Courtin semble n'avoir retenu que le *Traité des Passions* qu'il cite sou-

(33) Montaigne : *De l'Institution des Enfants*. Paris éd. de Boccard, 1924, p. 24 et 26.

(34) *Paresse* p. 102 et 103.

(35) Montaigne : *De l'Institution des Enfants*, op. cit. p. 24.

(36) *Jalousie* p. 26.

vent (37), sans même indiquer les références des pages et d'articles, ce qui semble montrer qu'il faisait un usage continu de cet ouvrage qui l'avait profondément frappé. C'est à Paris que fut édité, en 1649, le *Traité des Passions de l'Ame*, dernier ouvrage de Descartes paru de son vivant. Cet ouvrage, bien avant d'être connu à Paris l'avait été en Hollande. Descartes, qui se trouvait en Suède lors de sa publication, s'en fit envoyer quelques exemplaires. C'est surtout Chanut, exécuteur de ses dernières volontés qui les distribua autour de lui. Descartes copia ce traité de sa propre main pour l'offrir à la Reine Christine de Suède. Or Courtin fut dès 1652 secrétaire de la Reine Christine de Suède et spécialement affecté à la correspondance de langue française. Il est vraisemblable qu'ayant le goût de la philosophie et méditant déjà sur les passions, il fut attiré par cet ouvrage et l'étudia attentivement.

Ce qui intéresse Courtin dans Descartes, ce n'est pas le métaphysicien, mais le psychologue, celui qui, après avoir séparé le sujet pensant de l'étendue, se préoccupe de savoir comment se réunissent en l'homme réel ces deux substances. La pensée incarnée devient imagination et Descartes étudiera vers la fin de sa vie les passions où se retrouve l'étroite jonction du corps et de l'esprit.

Le Traité des Passions ne condamne pas les passions en tant que telles mais il condamne seulement l'usage que l'homme en fait. « L'âme peut avoir ses plaisirs à part ; mais pour ceux qui lui sont communs avec le corps, ils dépendent entièrement des passions : en sorte que les hommes qu'elles peuvent le plus émouvoir sont capables de goûter

(37) Idem p. 6, 7, 9, 10, 25, 45, 54, 57, 87 et 162.

le plus de douceur en cette vie. Il est vrai qu'ils y peuvent aussi trouver le plus d'amertume lorsqu'ils ne les savent pas bien employer » (38).

On comprend pourquoi Courtin, dès les premiers chapitres du *Traité de la Jalousie* affirme : « les Passions sont donc toutes bonnes de leur nature, pour parler comme le mesme Philosophe, [Descartes] et nous n'avons qu'à en éviter le mauvais usage, ou leur excés » (39).

Il est clair qu'il s'agit, dans l'esprit de Courtin, de conseiller un usage légitime et moral des passions bien plus que de les extirper de la nature humaine. Cette conception est à l'origine de la distinction faite par Courtin entre la jalousie légitime et la jalousie néfaste. Il faut distinguer la jalousie coupable de la « jalousie innocente » (40).

Il serait donc arbitraire de condamner la jalousie par principe : « Nous sçavons aussi que la jalousie en general, et considerée comme une passion de l'ame, n'est point d'elle-mesme criminelle, et qu'au contraire elle merite des loüanges, si la fin où elle tend est loüable » (41).

Le terme de « fin » employé ici par Courtin nous invite à rechercher dans Descartes l'idée philosophique d'une finalité de la nature humaine dans les passions. En tant que celles-ci sont l'expression de l'union de l'âme et du corps, elles « dis-

(38) Descartes : *Oeuvres et Lettres*, Paris éd. de La Pléiade 1949, cf *Les Passions de l'Âme*, art. 212.

(39) *Jalousie* p. 9.

(40) *Jalousie* p. 6.

(41) *Idem* p. 6.

posent l'âme à vouloir les choses que la nature dicte nous être utiles » (42).

L'idée que la passion est action au dehors et passion intérieurement paraît, quoique Courtin ne le cite pas à ce propos, directement empruntée au premier article du *Traité des Passions de l'Âme* : « l'action et la passion ne laissent pas d'être toujours une même chose qui a ces deux noms, à raison des deux divers sujets auxquels on la peut rapporter » (43).

Quant à la définition principale de la passion que Courtin cite à la fin du chapitre II, elle est entièrement empruntée à Descartes, bien que celui-ci ne soit pas nommé. Nous la trouvons dans la première partie des *Passions de l'Âme* : « Des perceptions, ou des sentiments, ou des émotions de l'âme, qu'on rapporte particulièrement à elle, et qui sont causées, et entretenues, et fortifiées par quelque mouvement des esprits » (44).

Les remarques physiologiques de Courtin ne sont pas uniquement aristotéliennes, mais encore cartésiennes. Lorsque Courtin affirme dans le chapitre II que le siège des passions n'est pas le cœur, mais l'imagination, il reprend un passage des *Passions de l'Âme* où Descartes écrit : « Pour l'opinion de ceux qui pensent que l'âme reçoit ses passions dans le cœur, elle n'est aucunement considérable, car elle n'est fondée que sur ce que les passions y font sentir quelque altération ; et il est aisé à remarquer que cette altération n'est sentie, comme dans le cœur, que par l'entremise d'un petit nerf

(42) Descartes : *Les Passions de l'Âme*, op. cit. art. 52.

(43) Idem art. 1er.

(44) Idem art. 27.

Estant ainsi arrivee qu'un Armateur
 sous Commission de Suède nomme
 Jaques Smit Anglois avoit fait quel-
 ques prises & Les avoit menées à Brest,
 ou ~~estoit~~ ^{estoit} molesté, Il requit l'edict de
 le protéger, et d'adjuger lesdites prises
 d'autant plus qu'en France on ne peut en
 disposer ny les vendre sans adjudication.
 Mais s'enant trouve entre autres que
 ledit Smit avoit fait une prise
 d'un vaisseau d'Amsterdam nomme
 La Salamandre. Maître Albert Jacob-
 son qu'il avoit mené audict Brest. Il
 en composa avec ledit Maître auquel
 il le vendit moyennant la somme de
 120000 florins. Laquelle somme
 ledit Hollandois ayant empruntée de
 trois Bourgeois de Brest sous son
 solennité, Il arriva que comme il se
 fit maître de son vaisseau, il se pour-
 voit par une fausseté & une malice par-
 leuant la Justice à la faveur de la
 perfection que l'on connoit alors à
 Brest à mesmeux les Hollandois, et
 desquels son obligation, soustenant
 que les Bourgeois ne luy avoient rien
 presté pour payer l'Armateur Suédois
 mais que c'estoit une Intelligence entre
 le Suédois qui estoit un Pirate, et les
 Bourgeois de Brest qu'il feroit passer

Rapport inédit de Courtin au Roi de Suède au sujet du procès du vaisseau « La Salamandre », fait à Paris, le 25 mars 1661.

qui descend du cerveau vers lui » (45). La description des esprits animaux dans le chapitre II reproduit en partie la définition et l'explication données par Descartes dans la première partie des *Passions de l'Ame*, article 10.

Le texte de Descartes sur le combat qui se livre entre l'esprit et le corps a inspiré à Courtin les réflexions de son chapitre II. Il se sert du conflit corps-esprit dépeint par Descartes pour établir une conception religieuse et morale de la maîtrise de soi. La classification des passions est une preuve de l'influence cartésienne sur Courtin.

Considérons d'abord le point de vue de Descartes : « Car, en faisant une revue sur toutes celles [les passions] que j'ay dénombrées, on peut aisément remarquer qu'il n'y en a que six qui soient telles ; à savoir : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse » (46).

Toutefois, il faut noter que Courtin, qui n'est pas totalement satisfait par la classification cartésienne des passions primitives, y ajoute la crainte qui, pour Descartes est une passion dérivée du désir. Mais, comme pour ne pas blesser l'autorité cartésienne, Courtin ajoute modestement, « et si on veut la crainte » (47).

Pour Descartes, la passion primitive est le désir, c'est une passion tournée vers l'avenir. Si, à ce désir, s'ajoute l'imagination d'un bien possible, l'espérance apparaît. Si, au contraire, nous nous représentons la difficulté, la précarité du bien désiré, la crainte naît. Courtin, lui, donne plus d'importance

(45) *Idem* art. 33.

(46) *Idem* art. 69.

(47) *Jalousie* p. 39.

à la crainte. Il n'en fait pas vraiment, comme Descartes, une imagination liée au désir, il en fait la représentation d'un malheur possible. Ce malheur peut avoir deux faces : l'une positive, la présence du mal dans notre vie ; l'autre négative, la suppression d'un bien. On voit ici comment la jalousie se rattache à se deuxième aspect de la crainte.

La définition de la jalousie ⁽⁴⁸⁾ est empruntée à Descartes. Nous la trouvons dans les *Passions de l'âme* : « La jalousie est une espèce de crainte qui se rapporte au désir qu'on a de se conserver la possession de quelque bien ; et elle ne vient pas tant de la force des raisons qui font juger qu'on le peut perdre que de la grande estime qu'on en fait, laquelle est cause qu'on examine jusqu'aux moindres sujets de soupçon, et qu'on les prend pour des raisons fort considérables » ⁽⁴⁹⁾.

Voici la définition de Courtin : « La Jalousie est une crainte que l'on a de perdre ou de partager un bien dont on ayme la possession. Et cette Jalousie a cela de propre, qu'elle ne vient pas tant de la force des raisons qui font juger qu'on peut perdre la chose que l'on possède, que des soupçons qu'on en a, lesquels on prend pour des raisons considérables » ⁽⁵⁰⁾.

Les articles 168 et 169 des *Passions de l'Ame* (IIIème partie) intitulés « En quoi cette passion peut être honnête » et « En quoi elle est blâmable » ont inspiré à Courtin son analyse des différents types de la jalousie : jalousie contrefaite, calculée ou légitime. Nous y retrouvons le thème général de Descartes suivant lequel une passion, loin d'être

(48) Idem p. 41.

(49) Descartes : *Les Passions de l'Ame*, op. cit. art. 167.

(50) *Jalousie* p. 41.

nécessairement néfaste, ne le devient que si l'on en fait mauvais usage.

Enfin, nous remarquerons que la définition de l'amour, telle que nous la trouvons dans « *Les Passions de l'Âme* », est elle aussi, à l'origine de certains passages du *Traité de la Jalousie*. Courtin emprunte à Descartes le thème de l'amour-union : désir de se joindre à l'objet aimé. Si Descartes se refuse à distinguer traditionnellement l'amour de concupiscence et l'amour de bienveillance, Courtin, esprit plus religieux, ne le suivra pas dans cette voie et conservera la distinction chère aux théologiens et aux mystiques entre l'amour de sensualité et le véritable amour.

« Il y a ...deux sortes d'amour, l'un celeste, et l'autre tout terrestre. Le terrestre est un amour aveugle, bas et deshonneste, qui ne s'attache qu'aux choses méprisables et honteuses, et ne porte jamais la veuë sur les choses relevées. Le celeste au contraire est un amour clairvoyant qui ne cherche que la vertu, et les choses qui excellent veritablement en beauté, et qui ont par là rapport aux choses celestes » (51).

Il résulte de ces comparaisons que c'est à Descartes plus encore qu'à Aristote qu'il faut attribuer l'inspiration fondamentale du *Traité de la Jalousie*. Toutefois, cette inspiration n'est sensible que dans les premiers chapitres : c'est dans le début de l'ouvrage que Courtin évoque les problèmes psychologiques, physiologiques et anatomiques. Comme les premiers chapitres seront le fondement philosophique de la morale qui suivra, Courtin aura recours à Descartes, mais la légitimité du mariage

(51) *Idem* 1^{er}, 57.

et la critique de la jalousie une fois fondées rationnellement, il ne fera plus appel qu'à des arguments religieux et à des illustrations historiques pour justifier sa morale pratique. Courtin apparaît comme un esprit plus religieux plus soucieux que Descartes de préoccupations morales et sociales. Les problèmes métaphysiques sont trop abstraits pour qu'il s'y attache beaucoup ; c'est pourquoi il ne retiendra de l'œuvre de Descartes que les ouvrages qui nous présentent l'homme aux prises avec les difficultés morales qu'il doit surmonter.

Parmi les disciples de Descartes, il faut nommer Clauberg ⁽⁵²⁾ cet Allemand de naissance, hollandais de formation, qui fut un propagateur infatigable de la doctrine de son maître. Courtin parle lui-même ⁽⁵³⁾ des « sçavantes logiques, que l'on a rendu publiques dans ces nouveaux temps » et qui lui ont servi, avec l'ancienne logique d'Agricola, à édifier les fondations de son œuvre. Nous relevons beaucoup de points communs entre Clauberg et Courtin, ce qui explique la prédilection de celui-ci pour cet auteur. Comme Clauberg, Courtin connaît bien les auteurs anciens, comme lui, il est très au courant des idées de son siècle, comme lui, il vou-

(52) Sur Clauberg nous avons consulté : Müller (Hermann) de Gotha : *Johannes Clauberg und seine Stellung im Cartesianismus, mit besonderer Berücksichtigung seines Verhältnisses zu der occasionalistischen theorie* Inaugural Dissertation. H. Pökle, 1891, in—8°, 77pp. — Bouillier (Francisque) : *Histoire de la philosophie cartésienne*, 3ème édition, Paris, C. Delagrave, 1868, 2 vol. in — 8°. T.I., p. 293-297. — Bréhier (Emile) — *Histoire de la Philosophie* tome II, La philosophie moderne, 1ère partie, XVII et XVIIIème siècles, Paris, Presses Universitaires, 1934, cf. p. 118, 119.

(53) *Art de devenir éloquent* : Ms. 250 fol. 11.

drait l'association de la culture antique avec la pensée moderne, et plus précisément cartésienne. « *L'Art de penser* »⁽⁵⁴⁾ résumé intelligent des préceptes de Descartes à travers la logique de Clauberg devait attirer l'attention de Courtin.

De même, Nicole⁽⁵⁵⁾, ce moraliste qui a trouvé sa vocation dans l'enseignement tel qu'il était compris par Port-Royal a des conceptions chrétiennes et cartésiennes très proches de celles de Courtin.

Enfin, Courtin cite dans « *l'Art de devenir Eloquent* » Colbert⁽⁵⁶⁾, La Fontaine⁽⁵⁷⁾, Toussaint Rose⁽⁵⁸⁾, l'abbé Bourzeix⁽⁵⁹⁾, auquel il emprunte

(54) Arnauld (Antoine) : *La logique ou l'art de penser*, contenant outre les règles communes plusieurs observations nouvelles propres à former le jugement par Arnauld et Nicole, Paris C. Savreux, 1662, in—12, cf. p. 15 et *l'Art de devenir éloquent*, Ms. 251 f° 103 verso. Sur la logique ou l'Art de penser, nous avons consulté : Bouillier (Francisque) : *Histoire de la Philosophie cartésienne* op. cit. T.II p. 220—224. — Lantoine (Henri) : *Histoire de l'enseignement secondaire en France au XVIIème siècle*, thèse pour le doctorat. Paris, Ernest Thorin, 1874, 295 p. cf. p. 141—143.

(55) Sur Nicole voir : Thouverez (E) : *Pierre Nicole*, Paris, F. Didot, 1926, in—16 305 p. — Le Breton-Grandmaison : *Pierre Nicole ou la Civilité Chrétienne*. Paris A. Michel, 1945, in—16, 20 p. pl. port. couv. ill.

(56) *Art de devenir éloquent* Ms 250, folio 18 ; Ms 251, folio 32 ; Ms 252, folio 8 verso.

(57) Idem Ms. 253 folio 134.

(58) Idem Ms. 253 folio 122 v°.

(59) Idem Ms. 252 fos. 1 v°, 99, 128 v° ; 170 — Bourzeix (Honoré de) : *Un académicien oublié*, Amable de Bourzeix, Paris, 1879 — in — 8° cf. p. 8 — 20. — Gassier (Emile) : *Les cinq cents immortels* — Paris, H. Jouve, 1906 cf. p. 223.

quelques sermons, Pierre le Gallois ⁽⁶⁰⁾, chez lequel il puise des détails sur l'histoire de l'écriture. Mais il se réfère constamment à Richelet, Charpentier, Ménage, Boileau et Vaugelas.

Courtin cite Charpentier à propos de la prééminence à accorder à la langue française sur la langue latine ⁽⁶¹⁾ ; il retient la définition que Charpentier donne de la composition de notre langue : « La langue françoise est composée en partie de la langue latine, en partie de la langue des Anciens Gaulois et Allemans » ⁽⁶²⁾. Comme lui, il fait remonter l'éloquence aux Hébreux ⁽⁶³⁾.

Pour son lexique, Courtin parle du « sçavant et curieux Dictionnaire de l'Eloquent M. Richelet, qui a recueilli l'autorité des meilleurs auteurs, comme pour fixer nôtre langue toûjours flottante » ⁽⁶⁴⁾. Certes, Courtin trouve le dictionnaire de Richelet excellent, mais il y ajoute soit l'étymologie

(60) *L'Art de devenir éloquent*, Ms. 253 f° 111, 127. — Le Gallois (Pierre) : *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*. Des premiers livres qui ont été faits. De l'invention de l'imprimerie... avec une méthode pour dresser une bibliothèque. Paris, E. Michallet, 1680—in—12.

(61) *Art de devenir éloquent*, Ms. 250 f° 13 verso. — Charpentier (François) de l'Académie Française : *Deffense de la langue française*, Paris, C. Barbin, 1676 in—8°, cf. p. 1, 24, 25.

(62) *Art de devenir éloquent*, Ms 250 folio 26. — Charpentier, op. cit., p. 41.

(63) *Art de devenir éloquent*, Ms 253 f° 127. — Charpentier, op. cit. p. 275 — 277. Sur Charpentier nous avons consulté : Gassier (Emile) : *Les cinq cents immortels*, op. cit. p. 238 et 239. — Brunot (Ferdinand) : *Histoire de la langue française des origines à 1900*, tome V. Le français en France et hors de France, au XVIIème siècle, Paris, A. Colin, 1947, cf. p. 17—19.

(64) *Art de devenir éloquent*, Ms. 250 f° 3a verso.

ou le sens d'un mot omis par Richelet, soit quelques remarques personnelles. Mais il ne nomme pas Ménage, dont l'œuvre lui a servi pour l'élaboration de son lexique ⁽⁶⁵⁾.

Comme Ménage, Courtin attache une grande importance à l'étymologie et à l'histoire des mots ⁽⁶⁶⁾. « Ménage est le promoteur de l'étymologie comparée » ⁽⁶⁷⁾. Ainsi Courtin n'a pas eu ce mérite, il n'est que le disciple de Ménage ⁽⁶⁸⁾.

Si Courtin n'a pas nommé Vaugelas ⁽⁶⁹⁾ dans le « *Traité de l'art de devenir éloquent* », il en a parlé dans « *La Paresse* » (2ème édit.), dans sa réponse à l'attaque du père Bouhours. Sans aucun doute, il s'en est beaucoup servi. Les « *Remarques* » de Vaugelas font loi à cette époque ⁽⁷⁰⁾ et Courtin ne pouvait entreprendre une étude sérieuse de la grammaire sans les connaître à fond. Brunot qui appelle Courtin « un des plus obscurs, mais des plus vigoureux adversaires de la tyrannie de l'usage » ⁽⁷¹⁾

(65) Sur Ménage, voir : Samfiresco (Melle Elvire) *Ménage polémiste, philosophe, poète*. Thèse pour le Doctorat d'Université présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Paris, l'Emancipatrice, 1902, in-8 XXX 559 p.

(66) Samfiresco. *Ménage*. op. cit., p. 238. — *L'art de devenir éloquent*. Ms. 250 folio 7.

(67) Samfiresco. *Ménage* op. cité p. 243.

(68) Cf. *Traité de la Paresse* éd. 1677 p. 150. 151, Eloge de Ménage.

(69) Streicher (Jeanne): Vaugelas. *Remarques sur la langue française*, fac-similé de l'édition originale, Paris E. Droz, 1934.

(70) Magendie : *La politesse mondaine*, op. cit. T. II p. 806—822 et 876—886. — Brunot : *Histoire de la langue française* T.III, 1ère partie, Paris A. Colin 1930 cf. p. 46—65.

(71) Brunot. *Histoire de la langue française* T.IV 1ère partie Paris 1947 4ème édit, p. 52.

a jugé un peu sommairement la pensée de notre auteur car la vérité est beaucoup plus complexe. S'il avait étudié le manuscrit de *l'Art de devenir Eloquent*, il ne pourrait affirmer que Courtin a été un adversaire acharné de l'usage. D'accord avec Vaugelas, Courtin déclare que « La Cour est sans contredit le centre du beau langage » et affirme que l'usage de la langue « est un souverain à qui on doit une obeïssance aveugle » (72). Une telle définition permet d'apporter quelques réserves à l'opinion de Brunot.

Cependant, Courtin essaie en même temps d'atténuer la tyrannie de l'usage en invoquant l'autorité et la raison (73). En cela aussi, il rejoint les conceptions de Vaugelas. De plus, à propos des préceptes de grammaire, nombreux sont les points où Courtin et Vaugelas tombent d'accord (74).

Courtin avait aussi fort bien étudié *l'Art Poétique* de Boileau publié sous l'initiale D..., abréviation de Despréaux. Il le cite à plusieurs reprises lorsqu'il définit les conditions de l'éloquence (75). L'un et l'autre semblent s'être inspirés des règles cartésiennes et des excellents principes qu'elles

(72) *L'art de devenir éloquent* Ms. 250 folio 6 verso, 7 verso.

(73) Ms. 250 folios 10. — Streicher : *Remarques sur la langue française*, op. cit. préface et p. 454—455.

(74) *Art de devenir éloquent*, Ms. 250 f° 36, 38 v°, 51, 102 v°, 103, v° 106 v°. Streicher : *Remarques sur la langue française*, op. cit. p. 246, 155, 423, 468—470, 182, 183, 123, 124, 115, 386.

(75) *L'Art de devenir éloquent* Ms. 250 f° 20 verso — Despréaux (Nicolas) *Oeuvres diverses du Sieur D.* Paris, D. Thierry 1674, 2 parties en 1 vol. in 4 front. et pl. gravées chant. I p. 108.

apportent ⁽⁷⁶⁾. On reconnaît les idées de Boileau dans la définition que Courtin donne de la Grammaire ⁽⁷⁷⁾. La conception que Courtin a de la Rhétorique basée sur l'art de plaire, de toucher ⁽⁷⁸⁾ et de persuader ⁽⁷⁹⁾ émane directement de l'*Art Poétique* de Boileau. Comme celui-ci, Courtin juge nécessaire de considérer l'âge de ses auditeurs ⁽⁸⁰⁾ lorsqu'on prononce un discours. Il conseille aussi à l'orateur d'éprouver lui-même les sentiments qu'il veut faire naître dans son auditoire ⁽⁸¹⁾. A propos de la narration, Courtin pense qu'elle doit être faite en un style simple et clair et il se réfère à Boileau ⁽⁸²⁾. Dans l'ouvrage de la Rhétorique, s'inspirant de Boileau, Courtin nous montre comment il faut faire usage de la raillerie ⁽⁸³⁾. Enfin, comme Boileau, Courtin souligne que la perfection est nécessaire pour devenir un bon orateur ou un bon écrivain ⁽⁸⁴⁾ et tous deux adressent une louange

(76) Bouillier : *Histoire de la philosophie cartésienne* op. cit. T.I. — p. 490—491.

(77) *Art de devenir éloquent* — Ms. 250 folio 32 — *Oeuvres diverses* du sieur D*** *L'Art Poétique*, chant I — p. 108.

(78) *Art de devenir éloquent* Ms 252 fo 12 verso —, *Art poétique*, chant III — p. 119 et 120.

(79) *Art de devenir éloquent* Ms. 252 fo 13 verso —, *Art poétique* chant IV. p. 137.

(80) *Art de devenir éloquent*, Ms. 252 fo 16 verso, 18 —, *Art poétique*, chant III, p. 131, 132.

(81) *Art de devenir éloquent*, Ms. 252 fo 67 —, *Art poétique*, chant III, p. 123.

(82) *Art de devenir éloquent*, Ms. 252 fo 109 —, *Art poétique*, chant III — p. 127.

(83) *Art de devenir éloquent*, Ms. 252 fo 124 —, *Art poétique*, chant III. p. 128.

(84) *Art de devenir éloquent* Ms. 253 fo 109 —. *Art poétique* chant IV p. 135.

enthousiaste à Louis XIV ⁽⁸⁵⁾ qui réalise cette perfection.

Cette brève étude des sources idéologiques de l'œuvre de Courtin permet de mesurer toute l'étendue de sa culture qui fait la solidité de son argumentation. Toutefois cette vaste culture ne doit pas faire oublier l'importance de l'expérience personnelle qu'il avait acquise, surtout sur ces questions de bienséance, dans les milieux mondains auxquels il n'a jamais cessé d'être mêlé.

Kamal Farid

(85) *Art de devenir éloquent* Ms. 253 —. *Art poétique* chant IV p. 140.

UN BILAN VIVANT DE LA CULTURE CONTEMPORAINE

L'Exposition Internationale de Bruxelles qui a ouvert ses portes le 17 avril, a l'ambition d'être essentiellement un événement culturel d'une importance sans précédent. Le slogan officiel la présente comme un bilan du monde d'aujourd'hui destiné à permettre une prise de conscience des progrès scientifiques et techniques de ces vingt dernières années, qui sont en train d'entr'ouvrir à l'humanité une ère nouvelle que l'on peut à peine concevoir, mais qui sera incontestablement l'ère atomique. C'est pourquoi l'emblème choisi pour cette manifestation a été cette immense reproduction d'un atome de 110 mètres de haut, qui domine l'ensemble de l'exposition. Cet « atomium » est conçu comme un cristal élémentaire de métal, avec ses 9 sphères, grossi 200 milliards de fois. Chacune de ces sphères de 18 mètres de diamètre contient une vaste salle et l'ensemble est relié par un réseau d'ascenseurs et d'escalators. C'est dans ces sphères que sont présentées au public toutes les dernières applications de la physique nucléaire.

Mais l'Atomium, conception symbolique audacieuse et frappante, n'est qu'une introduction au monde de la science moderne. Celle-ci est représentée non seulement dans les pavillons nationaux des grands pays les plus avancés dans les sciences,

notamment l'URSS, les Etats-Unis, la Grande Bretagne, la France, l'Allemagne, mais surtout dans un magnifique Palais de la Science Internationale. Ce Palais a été conçu par les plus grands savants de Belgique et du monde entier pour donner une image synthétique des inventions les plus importantes de notre époque. On a demandé à chaque pays de présenter les découvertes et les techniques pour lesquelles il est célèbre. C'est une magnifique œuvre de coopération scientifique qui loin d'être une Tour de Babel, manifeste l'unité de la Science et de l'esprit humain, même lorsqu'il s'exprime en langues différentes. Ce dernier obstacle qui, selon la tradition de la Bible, a causé la ruine de la fameuse tour, a été surmonté très simplement par un système de traduction simultanée dont est équipé le Palais de la Science et son Cinéma.

Le Palais de la Science a été divisé en quatre grandes sections : l'*Atome*, la *Mollécule*, le *Cristal* et la *Cellule vivante*. La première présente les conquêtes de la physique atomique, la seconde, celles de la chimie, la troisième symbolise les données de la physique des solides et la quatrième les découvertes de la biologie. Une bibliothèque scientifique et des panneaux donnent une idée de l'histoire de chaque science.

Si la science atomique a été choisie à juste titre comme le symbole de l'Exposition, parce qu'elle est incontestablement le fait le plus représentatif de l'humanité d'aujourd'hui, les autres aspects de la culture traditionnelle sont loin d'avoir été oubliés ou négligés.

Un Palais international de l'Art présentera deux expositions qui se veulent également constituer un *bilan* des arts plastiques. L'une, *l'Homme devant l'Art*, sera un panorama de l'Art de la pré-

histoire à nos jours, « de Lascaux à Picasso », selon la formule. L'autre est consacrée à « *L'Art contemporain et à ses sources au XIXème siècle* ». Elle comprend des tableaux et sculptures prêtés par les musées du monde entier et se répartit en diverses salles consacrées notamment au fauvisme, au cubisme, à l'expressionnisme, au surréalisme, au réalisme social et à l'art abstrait. Le hall d'honneur est réservé aux grands précurseurs, de Ingres jusqu'à Van Gogh, en passant par les Impressionnistes. L'exposition est conçue selon l'évolution chronologique des styles. Ces deux bilans de la peinture et de la sculpture, l'un général, l'autre concentré sur notre temps, vise à permettre une prise de conscience de l'évolution des arts plastiques d'où pourra mieux se dégager leur sens, les caractères permanents et les caractères transitoires, les apports des différentes cultures et leurs directions. Un important catalogue, édité en plusieurs langues, permet de conserver une image de ces deux « situations ».

Les autres arts, musique, ballet, théâtre, arts folkloriques sont magnifiquement représentés par le *Festival Mondial* qui accompagne l'Exposition et au cours duquel les ensembles les plus célèbres de tous les pays présenteront leurs créations les plus importantes.

Pour donner une idée de la richesse de cette confrontation et pour sentir à quel point elle peut être féconde, il suffit de citer quelques uns des participants. L'URSS par exemple envoie les Ballets du Théâtre Bolchoï avec Galina Oulanova, Raïssa Strutchkova et cent cinquante danseurs. Ils donneront quatre programmes : *Le lac des Cygnes*, *Giselle*, *Roméo et Juliette*, de Prokofiev et une soirée d'extraits de ballets célèbres. Danses et Chœurs de

l'Armée Soviétique, avec 200 participants, La Chorale Svetchnikow, qui compte 103 artistes et qui donnera 5 programmes différents, l'Ensemble des 15 républiques soviétiques, groupant les meilleurs éléments de danses et chants folkloriques de toutes les régions de l'URSS, le célèbre Théâtre de Marionnettes Obraztsov de Moscou, l'Ensemble Ukrainien de Chants et Danses, le magnifique Ballet Moïsseev, avec plus de 120 artistes, enfin le Cirque de Moscou au complet. Il faut ajouter une participation musicale sensationnelle avec l'Orchestre Symphonique de Moscou, qui présentera notamment un Concert Chostakovitch, au cours duquel Chostakovitch en personne jouera en soliste le *Concerto No. 2 pour piano et orchestre* ; au programme aussi *l'Ouverture Solennelle* et *la Symphonie 1905 No. 11* ; et un Concert Khatchadourian sous la direction du compositeur, avec la *Symphonie No. 2*, le *Concerto pour piano et orchestre* et des extraits du ballet *Gayaneh*. En outre David Oïstrakh et d'autres virtuoses donneront des récitals. On peut dire sans exagérer que la participation soviétique domine de très loin toutes les autres manifestations du festival en s'étendant de manière massive et pratiquement sans interruption du début à la fin de l'Exposition.

Les autres participations nationales, quoique infiniment plus modestes n'en sont pas moins de tout premier ordre et représentent souvent une certaine spécialisation artistique du pays d'origine ; c'est ainsi par exemple que la France envoie son théâtre, l'Espagne des chants et des danses, la Chine son Opéra et son Cirque, l'Italie son Opéra. Citons parmi les événements artistiques les plus importants, le Royal Ballet of Sadler Wells, avec Margot Fonteyn et Michael Soames, qui donneront le *Lac des Cygnes*, la *Belle au Bois Dormant*, *Check Mate*

d'Arthur Bliss et l'*Oiseau de Feu* de Stravinsky ; Coros y Danzas, un groupement de 120 danseurs et chanteurs espagnols, ainsi que le Ballet Antonio, avec l'Orchestre Philharmonique de Madrid et l'illustre cantatrice Victoria de Los Angeles, l'Ensemble Mazowsze, de Varsovie, une des meilleures troupes folkloriques, l'ensemble Hongroise de Chants et Danses, le Ballet du Marquis de Cuevas, avec Nina Viroubova, Rosella Hightower, Serge Golovine, qui donnera *Noir et Blanc*, la *Somnambule*, *Diagrammes*, *Voyage d'Amour*, *Constanzia*. Et il ne faut pas oublier le Changwe Yétu, groupant 120 danseurs du Congo Belge, qui apportent les rythmes frénétiques du continent noir. Comme on le voit, les danses classiques et folkloriques se taillent la part du lion dans les programmes du Festival Mondial et témoignent de cette primauté du ballet comme spectacle que la danse a acquise depuis Diaghilew. Mais les autres arts ne sont pas négligés pour autant. Dans le domaine du théâtre il y aura le Deutsches Theater de Berlin et le Schauspielhaus Bochum qui présenteront un hommage à Berthold Brecht et diverses pièces, de France viendront les Compagnies Madeleine Renault-Jean-Louis Barrault avec le *Misanthrope*, le Théâtre National Populaire qui présentera *Phèdre* et le *Triomphe de l'Amour*, la Comédie Française avec le *Sexe Faible*, la *Reine Morte*, le *Bourgeois Gentilhomme*, Old Vic de Londres donnera une représentation de *Henri VIII*, avec Sir John Gielgud et Edith Evans, le Théâtre de Marionnettes de Spejbl, de Prague, dont le créateur Joseph Skupke a été l'inspirateur au cinéma de Jiri Trnka, émerveillera petits et grands. Le Piccolo Teatro Milano présentera *Arlechino Servitore dei due padroni* de Goldoni. En outre, des compagnies de théâtre de

l'Opéra belge donneront tout au long du Festival des spectacles variés, notamment, *En attendant Godot* et *le Marchand de Venise*. Dans le domaine de l'Opéra, l'Italie envoie la Scala de Milan, l'Autriche l'Opéra d'Etat de Vienne, qui présentera notamment *Les Noces de Figaro* de Mozart sous la direction de Von Karajan et *Salomé* de Richard Strauss sous la direction de K. Boehm, le Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles a monté *Boris Godounov* et créera un opéra de Tomasi, *Don Juan de Manara*. L'Orchestra Italiana da Camera créera un opéra de Vivaldi. *La Nymphe fidèle*, sous la direction de A.N. Ephrikian. L'Opéra de Prague jouera *La Fiancée vendue* de Smetana et *Jemifa* de Janacek. Enfin, dans le domaine de la musique symphonique Bruxelles aura la visite du London Symphony Orchestra, sous la direction de Sir Arthur Bliss, l'Orchestre de la Société Philharmonique de Varsovie, l'Orchestre Philharmonique de Berlin avec Herb. Von Karajan, l'Orchestre Philharmonique de Bochum, l'Orchestre de Prague, l'Orchestre National de Madrid, l'Orchestre de la Radio de Budapest, qui consacrera un concert à Bela Bartok, l'Orchestre Philharmonique et les chœurs de l'Opéra de Vienne, sous la direction de Von Karayan encore, interpréteront la *IXème symphonie* de Beethoven, le Cleveland Orchestra jouera une œuvre de Samuel Barber et bien entendu les orchestres belges se produiront tout au long de la saison. Bien d'autres orchestres encore, de virtuoses et d'ensembles de musique de chambre donneront des concerts à l'occasion des « journées nationales ».

En plus de ces spectacles, on a prévu également des concours internationaux dans diverses branches de la culture. Citons notamment une Rencontre Internationale d'Orchestre de jeunes

musiciens, et des Journées Internationales de Musique expérimentale, un Festival international du Théâtre universitaire, une compétition internationale du film expérimental et un Festival international du Film de court et de long métrage. Il y aura aussi une confrontation des meilleurs films de tous les temps qui permettra une sorte de bilan dans ce domaine aussi. Enfin toutes sortes de Congrès et de Rencontres entre savants, artistes et techniciens sont prévus au cours de l'Exposition.

Il est probable qu'on ne reverra pas de longtemps groupé en un seul endroit un tel ensemble de manifestations dans les différents arts par les éléments les plus brillants des diverses nations, et il est certain que ceux qui seront assez fortunés pour les suivre toutes pourront se former une image extraordinairement riche et vivante du langage des arts humains. Cela leur permettra plus tard de dégager, de décanter une conception plus juste et plus équilibrée du sens de chacun des arts, de la contribution qu'y apporte chaque nation, et de réaliser les traits communs comme les différences spécifiques des arts entre eux et enfin de saisir peut-être les grandes lignes du développement artistique de l'humanité, la situation du bilan actuel comme les directions principales que les grands courants laissent apparaître. Ce que le *Musée Imaginaire* de Malraux voulait faire pour la peinture est présenté à Bruxelles avec les œuvres mêmes au Palais des Beaux-Arts et une synthèse équivalente sera réalisée pour le Ballet, le Théâtre, l'Opéra, la Musique, les Marionnettes, le Film, les arts folkloriques, et aussi l'architecture. Car n'oublions pas que les Palais Internationaux comme les divers pavillons nationaux constituent aussi un festival mondial d'architecture et, d'après les photos que nous en avons vues, d'une

architecture résolument moderne, orientée vers les techniques nouvelles des métaux, du verre et des plastiques et vers le monde nouveau que la science est en train de créer. En cela l'architecture tend vers une uniformité internationale. Mais on y trouve aussi des éléments folkloriques stylisés qui là, comme dans d'autres arts, servent d'inspiration aux créateurs. Ces éléments folkloriques ont d'ailleurs souvent des justifications fonctionnelles et géographiques précises : climat, matériaux disponibles sur place, mais c'est peut-être pour cela qu'elles sont teintées d'un provincialisme qui a l'air quelque peu incongru devant les exigences fonctionnelles des matériaux nouveaux.

Enfin, même l'exposition de toutes les machines et produits indigènes que l'on trouve dans les divers pavillons nationaux constitue un bilan culturel des techniques humaines à tous les niveaux, depuis les objets usuels qui servent au confort et à la décoration jusqu'aux machines les plus complexes.

La RAU n'est pas absente de l'Exposition de Bruxelles. Un pavillon a été construit par les Pays Arabes en commun, dont le premier étage est consacré à l'Egypte et à la Syrie. On peut y trouver notamment, à part tous les produits manufacturés, les œuvres des artisans du Khan Khalil. Dans la section culturelle une bibliothèque est à la disposition des visiteurs, (où sont présentent notamment des collections de la *Revue du Caire* et nos principales éditions comme *Peintres et Sculpteurs d'Egypte*, *Les Grandes Découvertes Archéologiques de 1954*, *Pages d'Egyptologie*, *Les Larmes de Satan*, etc...) Bien entendu des œuvres d'art de l'Egypte ancienne et de la période Islamique témoignent de la grandeur de la civilisation et de l'histoire de la

Vallée du Nil. Parmi les artistes contemporains on a choisi quatre œuvres, trois tableaux et une sculpture : *Le pain*, de Naghi, *Inspiration* d'Abdel Hadi el Gazzar, *Image populaire* d'Abdel Rassul représentent nos peintres et *Maternité* de Seguini, nos sculpteurs. Comme tous les choix, celui-ci est arbitraire et chacun pourrait citer quatre œuvres qu'il préfère à celles-là, mais tout compte fait, il témoigne d'une tendance vers un art moderne sans excès et un esprit folklorique et social qu'il est toujours agréable de rencontrer chez les augures.

Le grand art de l'Égypte antique a sa place aussi, et une place parmi les plus importantes, autant dans la sculpture que dans la peinture au Palais International de l'Art dans la perspective « de Lascaux à Picasso ».

On ne peut que féliciter les dirigeants de l'Exposition de Bruxelles pour avoir vu grand dès le **début et pour avoir voulu réaliser**, dans un climat de guerre froide une vaste œuvre de culture et de rapprochement qui est fondamentalement une œuvre de paix et même la meilleure façon d'œuvrer pour la paix. L'Exposition de Bruxelles, conçue comme un *témoignage* sur notre époque de révolutions scientifiques et techniques, aussi bien qu'artistiques, avec une vaste perspective sur leur passé et une vision prophétique d'avenir permet de placer l'homme en face de son destin en un moment où il tient dans chaque main le meilleur comme le pire, la destruction de la planète comme un avenir de paix, d'abondance et de culture pour le moment presque inconcevable, mais que l'Exposition de Bruxelles permet de deviner.

Alexandre Adopol

TABLE DES MATIERES

Vol. XL

Janvier 1958 — Juin 1958

POEMES — CONTES — ROMANS

FOUAD SAAD	<i>Poèmes</i>	146
HASSAN EL-NOUTY	..	<i>Une demande en mariage</i>		169
HUSSEIN FAOUZI	..	<i>Un Sindbad moderne</i>	..	
			51, 152, 179, 280
TEWFIK EL HAKIM	..	<i>Avec les chansonniers</i>	..	452
YEHIA HAKKI	<i>Bon Réveil !</i>	
				17, 126, 223, 314, 361, 460
YOUSSEF EL SEBAI	..	<i>Le retour</i>	110

ARTS — HISTOIRE — PHILOSOPHIE

(ESSAIS — ETUDES)

ABDEL MONEIM

ABOU BAKR	<i>Les Barques Solaires</i>	..	433
L.-A. CHRISTOPHE	..	<i>Histoires surnaturelles</i>	..	1
HASSAN EL NOUTY	..	<i>Orient et Occident</i>	345
KAMAL FARID	<i>Antoine de Courtin</i>	83
»	»	<i>Antoine de Courtin et les</i>		
		<i>Morales du grand siècle</i>	197
»	»	<i>Sources idéologiques de</i>		
»	»	<i>l'œuvre de Courtin</i>	..	
			293, 387, 486

TH. NICOLOPOULOS ..	<i>Nicos Kazantzakis</i>	40
A. PAPADOPOULO	<i>Vers un renouveau de la musique en Egypte</i> ..	65
» »	<i>Ahmed Rassem</i>	167
» »	<i>Tewfik el Hakim et son œuvre</i>	257
SOHEIR QALAMÂWÎ ..	<i>La critique littéraire et le nationalisme arabe</i> ..	350
H. TEISSIER	<i>Le « Zolm » dans le Co- ran</i>	238

CHRONIQUES

(BIBLIOGRAPHIE ARABE)

G. C. ANAWATI	<i>Textes arabes anciens édi- tés en Egypte en 1955- 56</i>	73
--------------------	---	----

LES ARTS — LA MUSIQUE

A. PAPADOPOULO	<i>Cinéma</i>	248
» »	<i>La Saison de Ballets du Théâtre Bolchoï</i>	411
A. ADOPOL	<i>Musique, Opéra</i>	332
» »	<i>Un bilan vivant de la cul- ture contemporaine</i> ..	508